

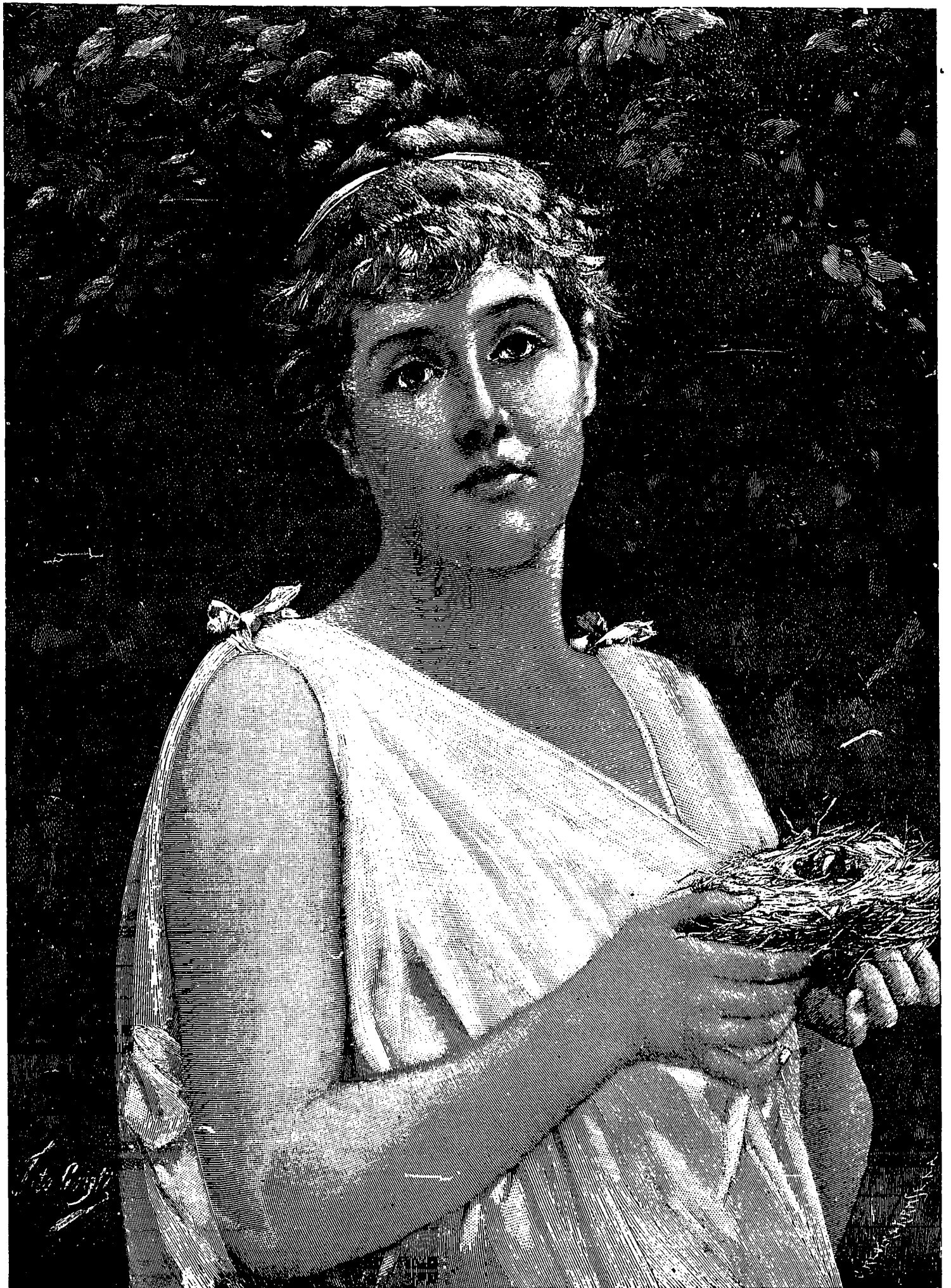
# Le Samedi

VOL. IV - NO. 2

MONTREAL, 18 JUIN 1892

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS

ENTRE BONNES MAINS



L'ESPOIR DU BOUAGE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 18 JUIN 1892.



Une femme incomprise est une femme qui ne comprend pas les autres.

Quand le pilote est trop fatigué, le navire va s'asseoir sur un banc de sable.

Le chiffre 9 ressemble à un paon: sans sa queue il ne vaudrait pas grand'chose.

L'harmonie règne dans le ménage quand le mari chante et que la femme l'accompagne.

Voici un inventeur appelé à une grande fortune: il a breveté une faucouze qui coupe l'herbe sous le pied de son prochain.

Quand même la Reine offrirait l'ordre de la jarretière au SAMEDI, nous refuserions; car les jarretières arrêtent la circulation.

La toilette n'est pas une chose indifférente, elle fait de vous un objet d'art animé, à condition que vous soyez la parure de votre parure.

Un acrobate de la ville de New-York possède les meilleures dispositions pour la vie politique: il fait vingt-sept culbutes sans s'arrêter.

Jolie réflexion d'un nègre: Tous les hommes sont formés de terre, mais comme les pipes, ils sont d'autant meilleurs qu'ils sont bien culotés.

La dernière question que les philosophes sont à approfondir: qu'est-ce qui fait plus plaisir, s'entendre louer ou entendre mépriser un rival?

L'homme détruit à coups de cornes, comme le taureau, ou à coups de pattes comme l'ours; la femme à coups de dents, comme la souris, ou par une étreinte comme le serpent.

Il y a quatre choses impossibles à une femme: Attacher un paquet, jeter une pierre, porter un parapluie et effiler un crayon. Je ne dis pas tout ce qu'elle peut faire.

Un jeune homme de 106 ans vient d'épouser une jeunesse de 91 ans. On nous informe qu'ils se sont mariés sans le consentement de leurs parents.

## LA PROPRETÉ AVANT TOUT



I

La bonne. — Voilà du bon sucre d'orge pour bébé.



II

(Un quart d'heure après.)

—Ah! malheur! C'était de la réglisse!



III

—Là! Bon petit Carlo! Dépêche toi.



IV

Prêt à être embrassé

## MOTS D'ENFANTS

Lolo, qui commence à grandir, conserve l'habitude de demander chaque matin à son père un sou. Celui-ci qui veut l'en déshabituer lui dit un bon jour:

Le père. — Ne crois-tu pas que tu es trop vieux pour me demander un sou?

Bébé. — Tu as raison, je suis trop vieux; donne-moi des trente sous maintenant.

## UNE PAROLE DE TROP

Grosdeuxous. — C'est drôle, mais il arrive souvent que les chiens aient bien plus d'intelligence que leurs maîtres.

Petitcou. — Ça c'est vrai; j'ai justement un chien de ce genre chez moi.

## PAS NI BÊTE

Louis. — Notre ami Jos l'a échappé bel n'est-ce pas? Il était pour épouser une jeune fille, quand il a appris qu'elle avait dépensé deux mille piastres pour ses robes.

Henri. — Mais il s'est marié tout de même.

Louis. — C'est vrai, mais pas avec celle-là.

Henri. — Avec qui donc?

Louis. — Avec la couturière de la demoiselle.

## ORAGE DÉTOURNÉ

La servante de confiance (hors d'haleine). — Les deux jeunes gens à qui vous vous êtes engagée sont tous deux dans le salon et demandent à vous voir; ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils ont découvert la chose.

Blanche. — Mon Dieu! que vais-je faire!

La servante. — Je le sais; je vais aller leur dire que vous êtes bien malade, parce que votre père a perdu sa fortune.

## UN SAUT REMARQUABLE

Un pauvre malheureux tombe du haut d'un pont, juste à temps pour sauter sur l'avant d'un bateau qui passe. Naturellement, la violence de la chute le prive de sa connaissance. Quand il revient à lui, le bateau est de beaucoup éloigné du pont. Il ouvre les yeux, regarde et s'écrie:

—Quoi! Pas possible! J'ai sauté du pont jusqu'ici! Trois cents pieds au moins!

## CONTRE LA FORCE PAS DE RÉSISTANCE

Premier Esculape. — Avez-vous obtenu un résultat quelconque de la maladie du vieux Grippe-sous?

Second Esculape. — Oui, au bout de six mois, j'ai eu cent piastres.

## RECETTE CONTRE LES VOLEURS

Si vous êtes possesseur d'un verger et que des malfaiteurs vous y volent, voici un bon moyen que nous conseillons fort contre ces intrus. Un riche propriétaire de verger se voyait constamment privé de sa récolte. Il avait beau sévir et faire vigilance, rien n'y faisait. Il eut alors recours à un truc. Il se procure dans un hôpital quelconque la jambe d'un cadavre, et la met dans un piège au pied d'un magnifique pommier. Il imagine une battue en compagnie de ses voisins et manœuvre de manière à tomber sur la jambe prise au piège. Grands efforts de sa part pour trouver le malheureux qui avait laissé une partie de sa personne. Naturellement, l'histoire alla de bouche en bouche, prit des proportions colossales et à la fin, ce n'était pas un piège que ce misérable avait placé dans son jardin, mais vingt pièges formidables. La peur s'empara des voleurs, qui plus jamais ne revinrent voler de ses fruits.

AUX LETTRÉS, AUX ÉCRIVAINS,  
AUX ARTISTES

La revue politique et littéraire les *Abeilles* (5e année, 15 cent. le No, 5, rue Hautefeuille, Paris), va consacrer un fascicule illustré et gratuit, aux écrivains et artistes du Canada : poètes, romanciers, dramaturges, archéologues, journalistes, publicistes, peintres, compositeurs de musique jeunes ou vieux, sans distinction d'école ou de parti, etc., etc. ; nous comptons voir nos compatriotes figurer en bonne place dans cette superbe Anthologie d'un nouveau genre. Envoyer œuvres manuscrites ou imprimées, renseignements ou lettres au Directeur, 5, rue Hautefeuille, à Paris. Se hâter.

PRÉSENCE D'ESPRIT

Pendant mon séjour aux Indes, chez quelques amis, j'ai été le témoin de l'incident suivant :

Un soir, au beau milieu d'un festin auquel prenaient part bon nombre d'invités, la conversation était des plus animées et l'hilarité à son comble, lorsque tout à coup notre hôte, homme de moyen âge, leva la main et, avec des yeux qui lui sortaient de la tête, dit tout bas d'une voix sépulcrale :

—Pour l'amour du ciel, cessez toute conversation et ne bougez pas.

Il demanda alors à la dame qui était assise près de lui un crayon et du papier, qui lui furent aussitôt présentés, et il se mit à écrire avec une rapidité vertigineuse.

Nous savions tous que la folie était héréditaire dans cette famille, et nous pensions que notre amphitryon en subissait les premières atteintes ; nous nous regardions les uns les autres avec inquiétude, nous demandant ce qui allait se passer ; lorsqu'il cessa tout à coup d'écrire et passa le papier à M. S... en le priant toujours à voix basse, d'y apposer sa signature.

M. S... avait à peine commencé à y apposer sa signature, que notre amphitryon se lève comme une bombe, et laisse tomber sur le parquet son talon droit avec une force capable d'ébranler une maison moins solide que la sienne, s'écriant en même temps d'une voix vibrante :

—Que Dieu soit loué, je suis sauvé !

Nous apprîmes alors avec horreur et stupéfaction que pendant qu'il était assis à table, il avait senti quelque chose qui lui grimpait sur la jambe et il comprit à l'instant qu'il avait affaire à un de ces serpents dont la morsure est mortelle. Il roula sa culotte aussi serrée que possible à l'endroit du genou pour empêcher la bête de se glisser plus loin ; le serpent s'était alors retourné

SOUVENIRS DU JEUNE AGE



Le José.—Vous appelez cela un temps chaud, vous autres ! Je me rappelle qu'en 1837, le 12 ou 13 de Juin, nous..... ah ! bah ! où allez-vous donc ?

AU MAUVAIS MOMENT



I

Le vieux Remi.—J'entends des voix de femmes de l'autre côté de la clôture. Je vais attrapper quelque chose d'elles, sûr.



II

Juste au moment où l'on s'exerçait à la flèche.

et descendu lentement le long de sa jambe. Aussitôt qu'il avait aperçu sa tête sur le parquet, il l'avait écrasé d'un coup de talon, et de cette manière, par une présence d'esprit assez rare dans ces circonstances, il s'était sauvé la vie.

Le papier qu'il avait écrit, contenait ses dernières volontés, et mon ami le conserve encore aujourd'hui.

LES DÉBOIRES D'UN JOURNALISTE

La semaine dernière, je pris une voiture de louage et partis, plein d'espoir, pour tâcher de réveiller le zèle de quelques abonnés retardataires et collecter des arriérages dont j'avais le plus pressant besoin ; je comptais naturellement sur une grosse recette.

La première journée, je fis une course de vingt-cinq milles. Une branche malencontreuse sur la route m'écrasa un chapeau flambant neuf ; j'usai un fouet de soixante centins sur Bibi, qui se refusait d'avancer et j'encaissai \$1.50 en argent, plus un minot et demi de blé.

La seconde journée, je parcourus vingt milles et pour surcroît de malheur, je manquai l'heure du dîner. Je harcelai impitoyablement dix-sept de mes chers abonnés, mais sans pouvoir leur arracher un seul sou.

Le troisième jour, voulant rattraper le temps perdu, je fus debout à quatre heures du matin et je me mis en campagne. Je fus en retard pour le déjeuner et perdis plus de vingt minutes en voulant réveiller un de mes abonnés, de qui j'espé-

rais retirer quelques sous. Je fis ce jour-là vingt-quatre milles et à la fin de la journée, je constatai avec plaisir que mes chers abonnés m'avaient payé la jolie somme de \$4.50.

Le quatrième jour, je battis la campagne d'un bout à l'autre. Je perdis, chemin faisant, une magnifique oie, cadeau d'un ami, et j'encaissai \$3.50.

C'en était trop. Je rebroussai chemin ; ma pauvre bête était fourbue et moi-même j'étais complètement découragé.

Arrivé à la maison, je rendis la liberté à mon cheval et le laissant gagner l'écurie comme il pouvait, je me mis au lit. Maintenant j'offre mon imprimerie en vente ; j'ai un actif assez passable et très peu de passif. Mon établissement jouit d'une réputation sans borne et d'une confiance illimitée. Une position des plus avantageuses vient de m'être offerte dans une ville voisine, comme homme de cour dans un grand hôtel, et comme le salaire est assez rond, j'ai accepté avec joie ce nouvel emploi. Je retarde mon départ de quelques jours dans l'espoir de trouver quelqu'imbécile qui fera la bêtise d'acheter mon établissement.

A PROPOS DE TÊTE

Un grand fabricant de chapeaux a fait la remarque suivante sur les formes des têtes en général. Les Allemands ont la tête ronde, particularité propre également à la famille royale d'Angleterre.

Les Anglais en général ont la tête plutôt longue.

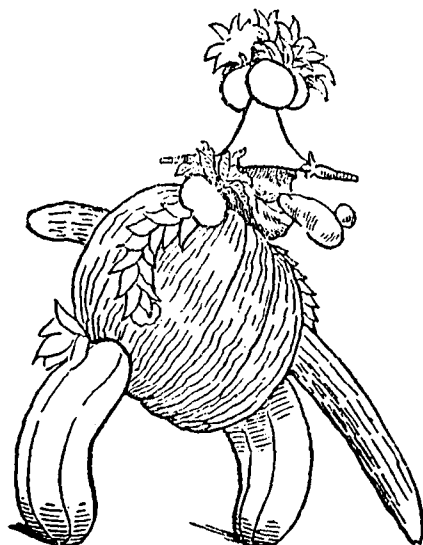
Les Ecossais l'ont très longue.

Les Canadiens sont caractéristiques là-dessus ; ils ont la tête exceptionnellement grosse, pendant que les habitants de l'Amérique du Sud l'ont très petite.

Il est aussi à remarquer que la tête varie de grosseur de temps à autre. Cela est dû à la maladie, aux chagrins, aux tracass, et généralement elle rapetisse avec l'âge.

DÉCOURAGEANT

Le *Petit Journal* de Paris a atteint l'énorme circulation quotidienne de un million deux cent cinquante mille. Il est imprimé sur du papier pulpe de sapin, importé de l'Australie et de la Norvège. Dans une année le *Petit Journal* emploie cent vingt mille sapins ; chaque arbre ayant en moyenne une hauteur de soixante pieds. Cela équivaut au défrichement d'une forêt de vingt-mille acres.



Un des princes de la saison en route pour nos parages.

## UNE JOLIE SURPRISE POUR LES CONVIVES

Voici un excellent moyen de se procurer de la salade de laitue tellement fraîche, qu'on peut la faire germer dans un quart d'heure, sous les yeux des convives.

On prend de la bonne graine de laitue qu'on laisse tremper dans l'alcool pendant six heures, après quoi on la met dans une égale quantité de bonne terre et de chaux qui n'est pas éteinte, et on place le tout sur la table. Quand le potage a été servi, on arrose la semence avec de l'eau tiède, et la laitue commence immédiatement à lever. Dans cinq minutes elle forme une pomme de la grosseur d'une muscade. On peut alors la manger.

## BRAVOURE MAL PLACÉE

A une époque où l'esprit de parti et des combats sanglants ravageaient la Belgique, quelques soldats de l'armée Espagnole avaient été faits prisonniers par les hollandais ; et comme représailles de guerre pour un acte de cruauté commis sur des soldats Hollandais par les Espagnols quelques jours auparavant ; ils furent tous condamnés à être pendus.

Par esprit d'humanité, l'on décida, cependant, qu'il serait inutile de les mettre tous à mort, et sur les vingt-quatre prisonniers, huit seulement devaient monter à l'échafaud.

Dans le but de déterminer les victimes l'on fit vingt-quatre lots, dont huit portaient l'emblème d'un gibet, les six autres étant des billets blancs. Les vingt quatre lots furent ensuite mêlés et jetés pêle-mêle dans un chapeau, et chaque prisonnier reçut l'ordre d'en tirer un. Ceux qui retiraient le symbole fatal, étaient pendus séance tenante et les autres mis en liberté.

La conduite de ceux qui risquaient leur vie à ce jeu terrible, offrait un contraste étrange selon le nerf et le tempérament des individus, mais partout c'était la terreur et des lamentations sans fin.

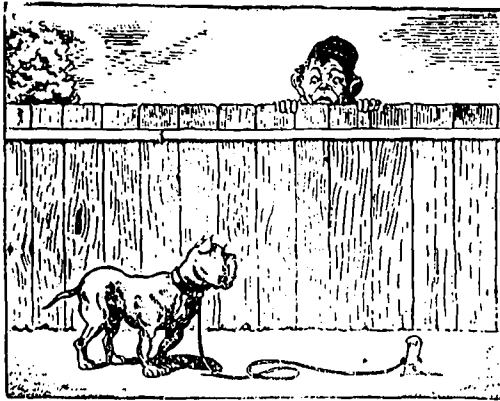
Le plus éploré de tous était un Espagnol, que l'on eut beaucoup de difficulté de faire approcher du chapeau et dont les pleurs et les lamentations excitaient tout à la fois le ridicule et la pitié.

Au nombre des prisonniers se trouvait un Anglais, qui semblait se soucier nullement du danger qu'il courait, et contemplait la scène d'un œil tranquille, en attendant son tour. Lorsque l'officier Hollandais lui fit signe d'approcher, il s'avança d'un pas résolu, et sans qu'un seul de ses muscles ne remuât, il plongea la main dans le chapeau et retira un lot ; ce billet était un blanc.

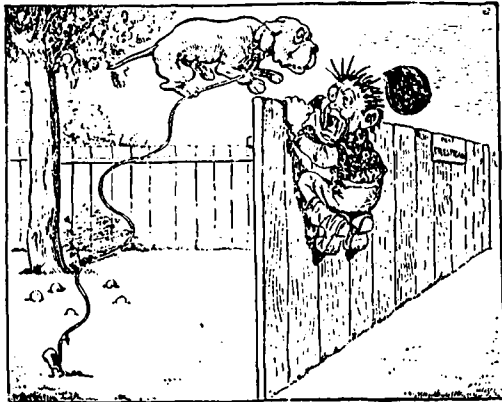
Ainsi favorisé par la fortune, il se tourna du côté de l'Espagnol, qui tremblait de tous ses membres, ayant toujours la main dans le chapeau et craignant de retirer le billet qui devait décider de son sort, et lui dit : "Si tu veux me donner cinquante belles piastres en or, je tirerai ton lot et subirai les conséquences.

L'Espagnol accepta avec joie et, argent en main, l'Anglais demanda avec un flegme imperturbable à l'officier Hollandais, qu'il lui fût permis de remplir sa partie du contrat. La permission lui ayant été accordée, il alongea de nouveau sa main dans le chapeau et retira un billet chanceux. Étrange caprice de la Fortune, qui put ainsi favoriser par deux fois un homme qui faisait si peu de cas de la vie et qui, à coup sûr, ne méritait pas pareille aubaine.

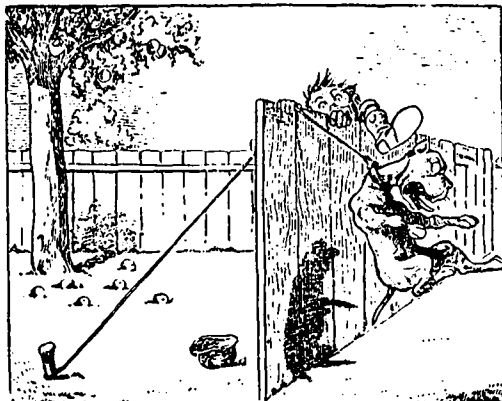
## NE SAUTEZ PAS DANS L'INCONNU



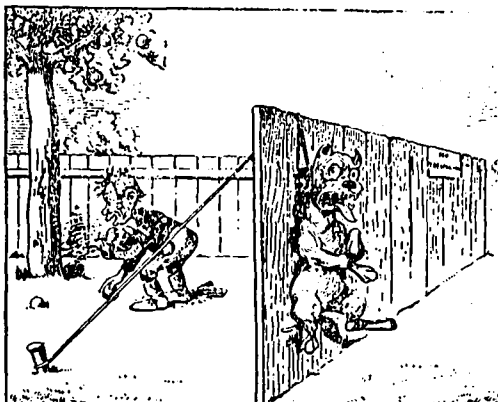
I  
Le gamin et le chien.



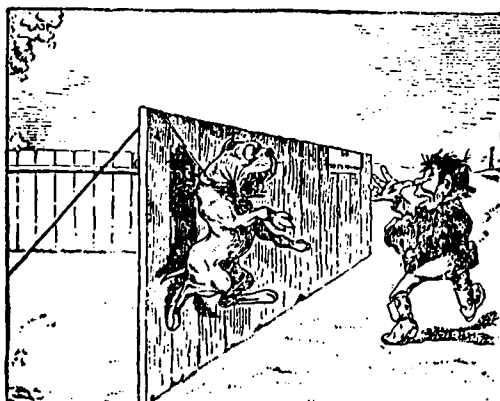
II  
Le zèle du fidèle Carlo.



III  
Mal calculé.



IV  
Le bonheur de l'un....



V  
... fait le malheur de l'autre.

## RÈGLES A ÊTRE OBSERVÉES PAR LES BARBIERS

- 1o. Emparez-vous d'abord de votre victime.
- 2o. Faites-le s'asseoir sur le fauteuil ; renversez-lui la tête sur le dossier, que vous aurez ensuite la précaution de faire basculer tout d'un coup de manière à le mettre dans la position la plus embarrassante et la plus fatigante.
- 3o. Il serait à propos de parler de la pluie ou du beau temps. Pour bien réussir, il est bon de lui faire observer en même temps les conditions météorologiques. S'il fait un vent de cent soixante milles à l'heure, attirez son attention sur le fait qu'il fait un gros vent aujourd'hui. Cette remarque faite à propos, met de suite votre homme à l'aise et dénote de votre part une intention bienveillante ; probablement que l'opération finie, votre homme vous invitera à passer à l'auberge du coin pour vous rafraîchir.
- 4o. Si le client désire se faire raser, savonnez-lui le visage.
- 5o. Après l'avoir bien savonné, courez au lavabo et lavez-vous les mains sans vous presser.
- 6o. Savonnez votre client de nouveau.
- 7o. Prenez ensuite votre rasoir et repassez-le sur le cuir.
- 8o. Après cela, frottez la figure du client pendant au moins cinq minutes. Ceci a pour effet de faire pénétrer le savon dans les pores et d'assouplir la peau.
- 9o. Recouvrez de nouveau au savonnage.
- 10o. Si les pores de votre client ne sont pas encore suffisamment enduits de stuc, lisez votre journal en attendant.
- 11o. Reprenez votre rasoir, et faites lui décrire quelques courbes savantes sur la courroie à repasser. Cela donnera une haute idée de votre savoir-faire. Informez-vous après, si votre client a quelque partie du visage plus tendre que le reste.
- 12o. Si oui, ayez soin de gratter cette partie jusqu'à ce que votre client crie miséricorde ; savonnez de nouveau alors pour calmer souffrances.
- 13o. Grattez sans crainte les deux joues avec le rasoir, et si vous avez quelque talent pour la musique, ne manquez pas de siffler un air quelconque dans l'oreille du client pendant que vous le rasez.
- 14o. Après que vous l'aurez écorché à votre goût, demandez-lui si le rasoir lui fait mal.
- 15o. S'il dit oui, continuez en redoublant vos efforts jusqu'à ce qu'il avoue que le rasoir est au parfait et ne lui fait pas mal du tout.
- 16o. Dites à votre client qu'il a la tête sale et qu'il a grandement besoin d'un bon Shampoo.
- 17o. Lubifiez lui le visage de bay rhum, surtout les parties au vif ; cela le fera souffrir, mais que vous importe.
- 18o. Séparez ses cheveux du mauvais côté ; laissez tomber quelques gouttes de magnésie sur son col, surtout s'il est noir et un peu de savonnage sur ses bottes, si elles sont bien cirées ; présentez lui ensuite son chapeau et une carte avec l'adresse du plus proche entrepreneur de pompes funèbres, etc.
- 19o. Criez à tue-tête, "Le suivant."

## A CHACUN SON DU

La femme du premier ministre (à son jardinier). — Pourquoi, Thomas, ne vous découvrez-vous pas quand vous me rencontrez sur la rue ?  
Le jardinier. — La belle histoire ! s'il faut que j'ôte mon chapeau pour vous, qu'est-ce que ça sera pour votre mari ?



CE QUI EST ECRIT EST ECRIT



*Le collectionneur inexpérimenté.* — Vous m'assurez que cette pièce d'argent date d'avant l'ère chrétienne.  
*Le vendeur.* — Vous pouvez vous en convaincre vous-même : c'est écrit dessus : "170 avant Jésus Christ."

LA LOGIQUE DES CHIFFRES

A. — La force des mathématiques est incroyable. Regarde. Je suppose que ça prenne douze jours à un homme seul pour bâtir un mur, alors, douze hommes le bâtiront en un seul jour. C'est logique.

B. — Certainement ; alors deux cent quatre-vingt huit hommes prendront une heure ; dix-sept mille deux cent quatre-vingts hommes une minute, et si tu emploies un million trente-six mille huit cents hommes, ils prendront juste une seconde : c'est-à-dire une couple de minutes avant qu'ils n'aient eu le temps de mettre la première pierre.

LA VRAIE MANIÈRE DE SE BATTRE EN DUEL

Un vrai brave, qui devait se battre en duel au pistolet, envoie à son adversaire la note suivante :  
 " Je ne puis pas accepter votre défi. Que je vous tue ou que vous me tuez, la calamité n'est pas moins irréparable, et je ne veux pas prendre une telle responsabilité. Voici ce que je vous propose donc : Allez dans un bois quelconque, choisissez un arbre qui me représentera, et prenez la distance convenue entre nous deux. Si vous attrapez l'arbre, je serai battu, et vous ferai des excuses ; si c'est le contraire, je recevrai les vôtres.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

*(A travers les journaux Parisiens.)*

Rapineau prend sa leçon d'armes.

*Le prévôt.* — Fendez-vous !

*Rapineau.* — Ce n'est pas un maître d'armes, c'est un neveu.

Dans un salon :

Une femme d'une maigreur exceptionnelle au bras de son mari.

— Comment peut-on épouser un pareil mâle de Cocagne ? demande quelqu'un.

— Dame, riposte Mme X..., il y avait peut-être une timbale au bout.

A la correctionnelle :

— Prévenu, vous avez volé un fût de vin de Bordeaux à la devanture d'un marchand de vin. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Un seul mot, monsieur le président ; il y avait sur la devanture : *Vin à emporter.*

Une campagnarde va trouver un photographe parisien.

— Monsieur, je désirerais le portrait de mon mari.

— Très bien, où est votre mari ?

— Il est mort.

— Vous avez un portrait de lui ?

— Non, monsieur, fait la campagnarde en souriant, mais ne craignez rien, j'ai apporté son permis de chasse.

Un vieux récidiviste comparait devant son Tribunal ordinaire :

Il reconnaît le président, les assesseurs, qu'il tutoie.

Tout à coup, il aperçoit une figure inconnue.

— Monsieur le président, dit-il d'un ton familier, voulez-vous être assez bon pour me présenter à votre nouveau substitut ?

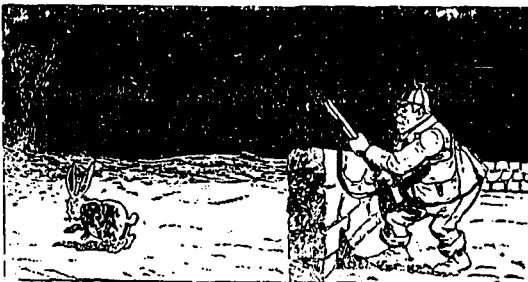
Chez un pharmacien :

Une vieille entre et présente une ordonnance sur laquelle se trouve indiquée une potion renfermant deux décigrammes de morphine.

Le pharmacien pèse avec le plus grand soin le dangereux remède.

— Quelle honte ! dit alors la vieille femme en lui poussant le coude. Soyez donc pas si regardant : C'est pour une orpheline !

POSER UN LAPIN



I

— En voilà un qui ne m'échappera pas, s'écrie Gardeben tout ému.



II

— Tu as ton compte, mon bonhomme.



III

Et de fait le lapin roule sur le dos.



IV

Pour se sauver à toutes pattes, du moment que Gardeben fut assez loin de son fusil.



LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ.

Aux examens de l'Hôtel-de-Ville :

*Le professeur.* — Pourriez-vous me citer, mademoiselle, le nom d'une femme ayant porté l'épée ?  
*L'élève (sans hésiter).* — Dame... Oclès.

Un quinquagénaire en train de se déplumer dit devant sa glace, et avec un soupir :

— Autres temps, autres mœurs ! Autrefois je me passais la main dans les cheveux. A présent, à chaque coup de peigne, ce sont mes cheveux qui passent dans ma main !

Un nouveau maire doit passer, le dimanche suivant, une revue de la compagnie des sapeurs-pompiers. Désirant que rien ne trouble l'état de cette fête, il fait afficher, quelques jours avant, l'avis suivant :

" S'il pleut le matin, la revue se fera l'après-midi, et s'il pleut l'après-midi, la revue se fera le matin."

M. de Calinaux, au dessert, développe ses théories sur les musiques comparées de divers pays, notamment de France et d'Italie.

Un convive l'interrompt.

— Dites-nous d'abord à quoi vous distinguez la musique française et la musique italienne ?

— C'est bien simple : l'une se chante en français et l'autre en italien.

Quelle est la plus grande curiosité du monde ?  
 La curiosité d'une femme.

Au laboratoire municipal.

Un quidam, s'adressant à un chimiste :

— Dans un engin, qui est ce qui part tout d'abord ?

— Celui qui l'a déposé.

Explosion de rires.

Devise de l'anarchie : " Saute-toi de là que je m'y mette."

Devise du Jury de la Seine : " Que les bons tremblent et que les méchants se rassurent."

Deux tramways se suivent à une petite distance.

Kelfumiste, très pressé, descend du premier pour monter dans le second, sous prétexte que les chevaux du second vont plus vite que ceux du premier !

## UN RÊVE

(Pour le SAMEDI)

Elle était blonde avec de grands yeux bleus ombragés de longs cils bruns, sa chevelure épaisse et soyeuse était admirablement arrangée; elle avait des épaules magnifiques et une taille de guêpe et puis une démarche de reine; avec cela, elle était riche héritière celle que j'avais épousée dans mon rêve.

Nous étions unis depuis le matin et en voyage de noces; notre but était Chicago. Nous voulions voir la merveilleuse exposition; nous étions bien heureux, nous nous aimions tant...

La vapeur nous emportait à toute vitesse, mais nous avions tant de choses à nous dire: Elle me racontait sa vie en détails; je lui disais ce qu'avait été la mienne, monotone et ennuyeuse jusqu'au moment où je l'avais vue, connue et aimée; je lui fis part des craintes cruelles que j'avais eues de la perdre à cause de ma pauvreté... Elle m'avouait ses émotions à chacune de nos rencontres, puis ses petites jalousies, etc., enfin, elle finit par: Je t'aime!... je t'aime!... je t'aime!!!...

Enivré, rendu fou par ces paroles brûlantes et son regard de feu, j'allais lui donner toute mon âme dans un long baiser quand! O horreur!... dépassant le bas de sa robe de soie grise, j'aperçois... Quoi? Un jupon de flanelle rouge!...

Ancanti, brisé par la surprise et le désappointement, je m'éveillai... Seriez-vous surpris lecteurs, si je vous dis que depuis que j'ai fait ce rêve abominable, je ne puis causer tranquillement avec une dame revêtue d'une robe de soie grise, sans devenir distrait jusqu'à la maladie et puis... je suis tenté de relever... un tout petit peu le bas de la robe, et si j'allais voir un autre jupon rouge... Oh! ne m'en parlez pas, je prendrais la clef des champs.

PEDRO.

## TOUJOURS DU MAUVAIS CÔTÉ

*Première offense.*

*Le juge.*—Pourquoi vous êtes-vous enivré de la sorte?

*Le prisonnier.*—D'abord, Votre Honneur, laissez-moi vous dire que ma femme et moi nous ne vivons pas en bonne intelligence.

*Le juge.*—C'est pour cela que vous vous grisez, je suppose.

*Le prisonnier.*—Oui, Votre Honneur.

*Deuxième offense, un mois plus tard.*

*Le juge.*—Comment c'est encore vous?

*Le prisonnier.*—Oui, Votre Honneur! Voyez-vous, ma femme est morte...

*Le juge.*—Et vous profitez de cette occasion pour vous griser?

*Le prisonnier.*—Oui, Votre Honneur; je n'ai jamais pu supporter la prospérité.

## L'HEUREUSE IGNORANCE DU POKER



*Madame Ponce et, qui connaît un peu la pratique des clubs.*—Vrai, vous avez un mari si dévot que cela! Il va aux vêpres tous les dimanches!

*Madame Rouban.*—Il n'en manque jamais. Le fait est qu'il est très avancé en piété et il connaît des saints dont je n'ai jamais entendu parler. Hier, en revant, il parlait de Saint Pique et de Saint Carreau.

## Une recette précieuse

Un grand médecin a dans sa maison une chambre de consultations dans laquelle jamais personne n'entre. Quelquefois, quand les amis de sa femme viennent le fatiguer et lui demander de raconter les événements du jour, il pose le pied sur batterie électrique dissimulée dans le plancher et une cloche se met à carillonner dans l'appartement voisin. Aussitôt un domestique

entre, porteur d'un message ou d'un télégramme pressé; naturellement, il faut bien faire son devoir et il plante la compagnie là. Le même signal peut servir à l'infini et toujours avec le même succès.

## PAS LA MÊME SORTIE

*Ramassetout.*—Mon cher, tu serais étonné si tu voyais le vieux fauteuil que j'ai trouvé à la salle des ventes la semaine dernière; il a au moins quatre cents ans.

*Serretout.*—J'ai une petite table grecque dans mon bureau qui bat tout cela; elle a plus de mille ans.

*Ramassetout.*—Es-tu fou?

*Serretout.*—Pas tu tout! Viens je vais te la montrer.

*Ramassetout.*—Eh! bien! Quoi?

*Serretout.*—Tu vas voir? Ma table de multiplication.

## L'ART DE PARVENIR

*Hortense.*—Comment donc a fait ce jeune varien pour entrer dans les bonnes grâces de Mlle Saccéus?

*Louise.*—C'est simple. Un jour qu'elle était malade, il lui a dit que sa maladie était le choléra des enfants.

## ENCOURAGEANT

Un Irlandais se trouve en pleine bataille entre deux Anglais. Un de ses voisins reçoit un boulet de canon, qui lui enlève la tête. Quelques instants plus tard, son autre voisin a l'un des doigts enlevé par un obus. Il pousse des cris lamentables et ne cesse de gémir.

—Voyons, dit Pat, tu as l'air d'une vicille femme; tu fais mille fois plus de bruit que l'autre qui vient de perdre sa tête.

## DIFFICILE A SATISFAIRE

*Louis.*—Le drame d'hier soir, c'était de la blague, après tout!

*Charles.*—Comment cela?

*Louis.*—Tu te rappelles celui qui s'est fait tuer sur la scène?

*Charles.*—Oui. Eh! bien?

*Louis.*—Je l'ai rencontré sur la rue ce matin, frais et dispos.

## COMITÉ D'ENQUÊTE



I  
*Barbasson à la veuve Péro.*—Mais, ma chère, Dieu voit à tout. Même les cheveux de notre tête sont comptés.



II  
—Tiens, se dit le perroquet en enlevant la perruque des deux, il faut que je voie si c'est vrai.

## PINCEES DE CONSEILS

Un nouvel agent est employé dans les tanneries de la côte pacifique pour tanner les peaux.

La ciguë croît extraordinairement dans ces contrées. On se sert de cette plante que l'on réduit en poudre et que l'on fait tremper dans de l'eau chaude pendant un jour.

Le liquide est ensuite versé dans un vase hermétiquement clos et on le fait bouillir.

On dit des merveilles de ce nouveau procédé.

Un bon moyen pour empêcher les globes de lampes et les verres de se briser, c'est de les mettre dans de l'eau salée froide. On place le tout ensuite sur le feu jusqu'à ébullition. On laisse refroidir graduellement, après quoi, on lave et essuie.

## POUR ABSORBER LA FUMÉE

Un monsieur dont les poumons ne peuvent pas souffrir la fumée porte avec lui une petite lampe qu'il s'est fabriquée lui-même.

Elle n'a que ceci de particulier:

Au-dessus de la flamme, se trouve un petit cercle en platine, qui devient rouge-blanc quelques instants après que la lampe est allumée. La propriété de cette invention est que le platine chauffé à blanc absorbe la fumée de tous les cigares de l'appartement aussi rapidement qu'elle s'échappe des lèvres des fumeurs. La conséquence est que l'atmosphère de la chambre reste toujours pure, et il n'y a pas plus de fumée que s'il n'y avait pas de fumeur du tout.

## TOUS ÉCRIVAINS

*Jules.*—J'ai rarement vu une famille d'écrivains comme celle des Parvenus. Les deux filles écrivent de la poésie que personne veut imprimer; le fils écrit des pièces que personne ne veut jouer et la mère écrit des romans que personne ne veut lire.

*Edmond.*—Et le père, n'écrit-il?

*Jules.*—Il écrit des billets promissoires que personne ne veut escompter.

## RIEN N'EST PERDU

*Le reporter (tout effaré).*—Nous voici dans de beaux draps! Le meurtrier vient d'être déclaré innocent, son pardon est signé, et notre journal est sous presse avec les détails complets de l'exécution; illustrations et tout le reste.

*Le rédacteur (froidement).*—Ne vous excitez pas pour si peu. Mettez comme entête en grosses lettres. "Le meurtrier acquitté; les supplices auxquels il a échappé."

## L'ENFANT VOLÉ !



DANS la jolie ville de V..., en Normandie, une foule immense stationnait sur la grande place autour des baraques des saltimbanques, venus pour la fête. Le bruit assourdissant des instruments de toutes sortes passionnait la foule des badauds.

Comme il arrive d'habitude, les enfants s'étaient arrangés pour se trouver au premier rang des spectateurs, et quoiqu'il n'eût guère plus de six ans, le petit André, qui s'était faufilé entre leurs jambes, se trouva bientôt tout près de l'estrade où les musiciens s'escriaient.

Déjà la soirée s'avancait ; l'un d'eux ayant remarqué l'air intelligent de cet enfant, qui, malgré son jeune âge, semblait abandonné là, sans aucune surveillance, fit un signe à une jeune femme de la troupe ambulante.

La balerine le comprit aussitôt ; sous le prétexte d'emmenier André acheter un gâteau, elle fit avec lui le tour de la baraque. Puis, arrivée près d'une voiture, qui servait de dortoir, en même temps que de magasin aux accessoires à toute la troupe, elle l'y fit monter devant elle.

Le petit gourmand, réclamant alors le bonbon promis :

—Attends-moi là, dit la danseuse de corde, la marchande est à côté, je reviens de suite.

Quelques minutes plus tard, elle accourait en effet, les mains pleines de pain d'épices et de sucre d'orge, mais elle ne revenait pas seule ; un grand gaillard costumé et taillé en hercule la suivait.

—Bonne prise ! fit-il en examinant André, le mioche est gentil, il me paraît bien bâti, nous le dresserons.

Peu à peu les autres saltimbanques arrivèrent ; la représentation étant terminée, ils changèrent de costume, la baraque se démonta, le cheval fut attelé à la carriole, et, selon leur coutume, les comédiens ambulants se disposèrent à profiter de la nuit pour gagner une autre ville.

Quoiqu'il n'eût pas encore épuisé sa provision de gâteaux, lorsque la voiture s'ébranla, André se mit à pleurer en demandant sa bonne ; puis l'hercule ayant essayé de lui faire entendre raison, il se mit à crier plus fort en répétant : " Je veux maman ! je veux maman ! "

Mais tout fut inutile ; la carriole sortit de la ville et continua de rouler sur la grande route. Il vint un moment où le pauvre petit, fatigué de crier et de pleurer, s'endormit enfin dans un coin de la maison roulante, près d'un jeune chien barbet, qui lui prêta complaisamment son dos pour oreiller.

Lorsque le jour parut, l'intelligent animal se mit à lécher doucement les joues roses du petit dormeur ; on eût dit qu'il avait hâte de faire connaissance avec ce nouveau compagnon de misère.

Les bonnes caresses de Black contribuèrent en effet, à rendre moins pénible le réveil de l'enfant, qui demanda bien encore sa bonne et sa maman tour à tour ; mais il faisait grand jour, la voiture avait déjà fait du chemin et il lui fallait donc se résigner au nouveau sort que lui valait son imprudence.

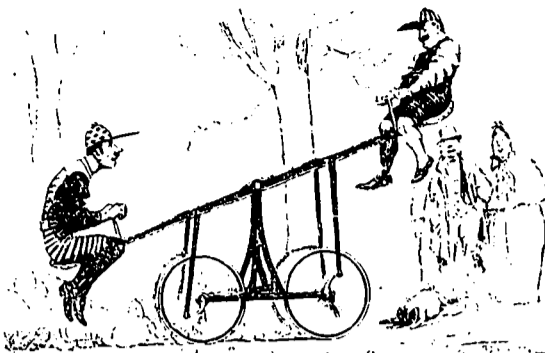
Les enfants oublient vite à cet âge. Quelques jours plus tard, le pauvre petit commençait déjà, sous la direction de l'hercule, les exercices de dislocation, qui devaient faire de lui un jeune acrobate.

Adieu la mère ! adieu le foyer de la famille, l'enfant volé ne devait plus connaître ces douceurs !

Alors pour l'infortuné André, les baisers, les bonnes caresses, et toutes les douceurs de la maison paternelle furent remplacées, hélas ! par de dures paroles ; puis les mauvais traitements et les privations ne tardèrent pas à venir.

Aujourd'hui André a dix ans ; il est grand et fort pour son âge ; ces quatre années de gymnastique forcée ont donné de la force et de l'agilité à ses membres. Malgré cela, sa physionomie triste et résignée fait supposer qu'il n'a pas encore pris goût à cette dure existence.

## NOUVELLE FORCE MOTRICE



LE VÉLOCIPÈDE A BASCULE.

La seule compensation qu'il trouve à ses chagrins d'enfant perdu, ce sont les heures de liberté que lui procure la surveillance et l'éducation de son cher Black, le chien barbet, devenu son unique ami.

En séjour, ils travaillaient ensemble, et partagent le plus souvent les mêmes applaudissements, en route, ils ne se quittent pas davantage.

Il leur arrive fréquemment alors de devancer la lourde voiture, de gravir les longues côtes en courant sur les talus gazonnés, et s'ils rencontrent quelque riche voyageur, si André tend la main, son compagnon d'infortune se mettant aussitôt debout semble imiter le même geste.

Lorsque l'aubaine est bonne, Black le comprend de suite à la physionomie joyeuse de son jeune maître, et il s'en suit une foule de gambades, de cabrioles, de petits cris, de jappements... Enfin, c'est du bonheur pour toute la journée et quelques douceurs ajoutées à l'ordinaire des deux amis.

O vous, les heureux de ce monde !... lorsque douillettement étendus sur les coussins de votre calèche, vous verrez accourir pieds nus, sur la route poussiéreuse quelqu'un de ces petits saltimbanques, peut-être vous rappellerez-vous le petit André... Lorsque vous rencontrerez son regard attendri et tout brillant de larmes, ô vous, heureuses mères, songez aux chers bébés que vous entourez de tant de soins, de tant d'amour !... Et s'il tend vers vous sa petite main brunie par le grand air et le soleil, ne le repoussez pas... Rien ne peut, il est vrai, combler le vide insupportable que laisse dans le cœur de l'orphelin la privation des caresses maternelles, mais un bon sourire, une bonne parole donnent tant de prix à la plus modeste aumône... et cela coûte si peu !...

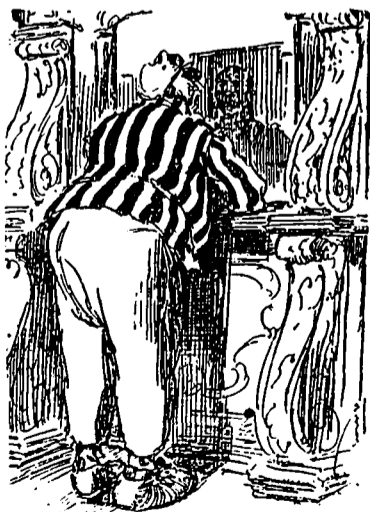
LOUISE HAMEAU.

## QUAND ON QUÊTE UN COMPLIMENT

Lui (à sa fiancée) —Ma chérie, il me semble que je ne suis pas digne de devenir votre époux !

Elle. —C'est justement ce que maman me disait.

## UN PLACEMENT SUR



Tramp au guichet du Crédit Foncier. —C'est une compagnie de prêt ici ?

Le commis. —Oui, monsieur.

Le tramp. —Je viens vous demander un prêt de dix sous pour deux semaines. J'ai un paiement à faire sur un os, au marché Bonsecours.

## AU CLAIR DE LA LUNE

Voilà une chanson dont l'histoire est non pas seulement obscure, mais absolument nulle. Et pourtant en est-il plus fameuse dans notre cher pays, plus populaire, dans le vrai sens du mot, d'un bout à l'autre du pays ? Son allure de berceuse, son rythme un peu somnolent, la font chanter par toutes les mères à leurs enfants, par toutes les nourrices à leurs pouspous, et elle s'est transmise ainsi, de génération, sans se modifier ni s'altérer.

D'où nous vient cette poésie enfantine ? Qui a écrit ces vers naïfs ? Quel peut être l'auteur de cette chanson bon enfant ? C'est ce que personne ne sait. Du Mersan, le grand historien de nos chants populaires, n'en savait pas plus que nous à ce sujet, et voici tout ce qu'il a trouvé à nous raconter sur *Au Clair de la Lune*.

Nous avons entendu dire que l'air sur lequel on a fait ces paroles étaient de Lully. Nous n'avons point de certitude à cet égard ; mais cet air, si simple en apparence, est fécond en mélodies, et Boieldieu en a tiré un grand parti, en s'en servant pour composer de charmantes variations dans son opéra des *Voitures versées*.

Quant aux auteurs du petit drame, ce sont, dans notre version, un Pierrot et un Lubin. Dans d'autres, au lieu de Lubin, c'est Arlequin. Le nom de Pierrot, personnage de la Comédie italienne, a pu faire penser qu'il s'agissait de ces acteurs. C'est ainsi qu'une assez jolie enseigna, à Paris, représente Arlequin et Pierrot au clair de la lune.

Le Pierrot a pris naissance sur le théâtre de Paris, et il servait à remplacer l'Arlequin balourd, lorsque Dominique eut mis dans son personnage les pointes et les saillies dont il fit un heureux usage. Un nommé Jaretin fut le premier qui se chargea du rôle de Pierrot ; il en composa l'habit sur celui du *Pulcinella* napolitain. Dominique, fils du célèbre acteur de ce nom, débuta en 1717 par le rôle de Pierrot, avant de succéder à son père dans le rôle d'Arlequin.

Ce caractère, qui manquait au théâtre, y resta depuis, et passa ensuite sur celui de l'Opéra-Comique. On a vu Elleviou jouer Pierrot dans le *Tableau parlant*, et de nos jours Debureau s'est fait au théâtre des Funambules une réputation dans le rôle de Pierrot des pantomimes.

De ce qui précède, et puisque le type de Pierrot ne date en France que du commencement du dix-huitième siècle, on peut tenir pour certain que la chanson *Au Clair de la Lune* n'est pas antérieure à cette époque. Quant à la musique, on est à peu près sûr aujourd'hui, malgré ce qui en a été dit, qu'elle n'est point de Lully ; et en tout cas, si elle était de lui elle n'aurait point été faite pour les paroles, qui eussent au contraire été adaptées sur elle, puisque Lully mourut en 1687. Cette musique est si simple et si régulièrement rythmée, qu'elle semble appeler tout naturellement les variations ; aussi les musiciens ne sont-ils pas fait faute d'en écrire sur un thème aimable, comme ils l'ont fait sur un autre du même genre : *Ah ! vous dirai-je, maman*. Parmi les variations célèbres auxquelles la mélodie de *Au Clair de la Lune* a donné naissance, nous citerons seulement : pour le chant, celles que Boieldieu a intercalées dans son charmant opéra *les Voitures versées* ; pour le piano, celle d'Herold, qui sont tout à fait charmantes ; et pour le violon, celles d'Habeneck, qui sont aussi très réussies.

MAURICE GRAY.

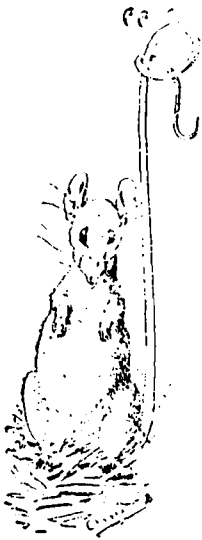
## TOUT DÉPEND DES CIRCONSTANCES

Un charpentier et son fils travaillent à la construction d'une maison. Le propriétaire se décide un jour à venir voir les travaux. Rendu sur lieux, il ne vit que le fils.

—Où est ton père, dit-il, ne travaille-t-il pas aujourd'hui ?

Le fils. —Papa est sorti afin de se trouver d'autre ouvrage. Si il en trouve nous finirons ici demain ; s'il n'en trouve pas, je ne sais pas quand nous pourrons finir.

## ÉCHAPPÉ BEL!



ÉUNIS par groupes de vingt dans la cour du quartier, les réservistes se mortifient sous le grand soleil, sac au dos et le fusil à la main, car il est dit dans la progression :

Mardi. De 11 heures à 1 heure et demie, théorie sur le service intérieur et les marques extérieures du respect. — Les hommes descendront en armes.

Appuyés sur leurs fusils et aussi indifférentes que possible aux balançoires du service intérieur, les hommes songent aux canettes qu'ils boiront dès que le temps de la pause sera venu.

Et les deux caporaux de l'active qui sont au centre du cercle, croyez-vous qu'un bon coup de bière leur ferait du mal et qu'ils ne seraient pas mieux à la cantine que là ?

Ah ! malheur !

Pourtant, lorsque l'adjudant se montre, le caporal Beschard recommence pour la quinzième fois la traditionnelle question :

— Vous, Lagourde, une supposition : Vous êtes assis sur un banc de l'avenue de la Gare... Passe un officier, qu'est-ce que vous devez faire ?

Lagourde. — Je dois me lever et saluer, caporal.

Le caporal. — Bien ; et si vous êtes à la musique et que vous rencontriez plusieurs fois le même officier, devez-vous le saluer chaque fois ?

Lagourde. — Non.

Le caporal. — Non, c'est inutile. Et vous, Gaboulot, comment s'appelle le capitaine Leroy ?

Gaboulot. — ???

Le caporal. — Vous ne savez pas ? Eh bien ! joignez donc un peu les talons quand on vous parle... Le capitaine Leroy s'appelle Leroy, et vous, vous êtes une betterave ; rompez !

Cependant l'adjudant Kieffer s'est insensiblement rapproché.

— Parlez leur un peu de Phychiène, dit-il, en voilà un qui a le gout tout noir.

Puis il s'éloigne.

— L'hygiène ! Phychiène fait Beschard, je ne sais pas quoi leur dire, moi, sur Phychiène ! Dis donc, Thomerset, à ton tour, voilà une heure que je parle.

Mais le caporal Thomerset ne veut rien savoir. Mieux que personne, il sent que l'intervention d'une canette est absolument nécessaire.

Il déclare, en outre, être de la classe (plus que 176 demain matin), et, comme tel, il décline toute proposition étrangère à la boisson.

Alors le caporal Beschard rouvre son questionnaire et interroge à la ronde.

— Vous, là, l'homme-boue, que doit faire le soldat lorsque sonne le réveil ?

L'homme-boue. — Y doit s'éveiller.

Le caporal. — Oui, bien sûr ; mais une fois qu'il est réveillé, qu'est-ce qu'il doit faire, doit-il se rendormir ?

L'homme-boue. — Non, sergent.

Le caporal. — Je ne suis pas sergent, je suis caporal, et d'abord tâchez de rectifier la position, hein ?

L'homme-boue. — Ah ! non, caporal...

Le caporal. — Alors qu'est-ce qu'il fait ?

L'homme-boue. — Y bouet son café...

Le caporal. — Oui, sans doute, il boit son café, mais n'a-t-il pas autre chose à faire ?

L'homme-boue. — ???

Lagourde (intervenant). — Y va se décrasser.

Le caporal. — Oui, chaque matin l'homme descend au lavabo et va se laver la figure et les mains ; de plus, il doit se laver les pieds au moins une fois par semaine.

— Ah ! ben, moi, fit une voix, c'est pas pour mentir, mais v'la bien trois ans que je ne les ai pas lavés...

Un éclat de rire général et bien mérité accueillit cette vaillante déclaration.

Le caporal se retourna et dit :

— Qu'est-ce qui ne s'est pas lavé les pieds depuis trois ans ? où est-il ce pied de chou-là que je te l'envoie à la corvée de cantine jusqu'à la gauche ?

Alors, stoïque, un homme sortit des rangs, et Godimus était le nom de cet homme... Et cet homme dit qu'il était né dans le pays d'Épernay, et qu'il savait tresser l'osier et le joner pour en faire des corbeilles...

— Alors, fit le caporal, c'est vous qui ne vous êtes pas lavé les pieds depuis trois ans ?

— Parfaitement, caporal, même que ça m'a sauvé la vie.

Un nouvel éclat de rire accueillit ce nouvel aveu, puis après mille plaisanteries ayant trait à l'asphyxie des punaises et à la destruction des mouches, le silence s'étant peu à peu rétabli, Godimus entreprit de raconter son histoire.

— La chose date d'environ six mois, dit Godimus. A l'époque, je venais d'hériter de ma grand-mère. La vieille m'avait laissé six mille francs en billets de banque, et comme je n'ai pas beaucoup de confiance dans les notaires, je les avais gardés avec moi. Je pensais bien qu'ils ne pouvaient pas se gâter dans le fond de ma malle, n'est-ce pas ?

Et puis je me disais : Un de ces jours, si je trouve quelque chose pour les placer, je les placerai, voilà tout. A l'époque, comme je vous disais donc, j'é-

## LE PASSÉ ET L'AVENIR



Lui. — Aimez-vous sa voix, mademoiselle ?

Archiu. — Certainement. C'est une prima donna qui a beaucoup d'avenir.

Lui. — Oui ; et joliment de passé aussi.

tais employé chez un marchand vannier de Reims, et je n'étais bien gardé de rien dire des 6,000 balles, car là-dessus faut jamais avoir la langue trop longue. Ces choses-là ça fait loucher le monde. Ah ! oui, vrai ? on ne s'mélie pas assez ! Y a des gens qui savent tout. Où qu'ils vont le chercher, j'en sais rien, mais y savent tout, ainsi, tenez, v'la moi...

... Ou plutôt, non, voilà la chose. Un soir j'étais monté dans ma chambre et j'avais posé ma chandelle à terre, j'étais éreinté, j'allais me coucher... Je retire donc mon tablier et ma veste, et puis ensuite mes souliers et mes chaussettes !

Mais à peine que je les avais ôtées, voilà qu'un grand cri part de dessous mon lit :

— Ah ! salaud ! salaud de salaud !

Aussitôt un homme sort de là-dessous et se carapate vers la porte.

— Salaud ! qu'il dit encore, tu peux donc pas te laver les pattes ! Ah ! fignant, va ! tu me la coupes ! J'taurais scionné ! mais tant pis ! Ah ! salaud, va !

Puis il disparut.

Faut croire qu'il avait été élevé sur les genoux d'une marquise, le copain, puisque mes pieds le dégoutaient ; toujours est-il que si j'avais eu les pieds propres, je ne serais plus du monde à l'heure qu'il est, ni mes six mille balles non plus. Et voilà pourquoi je ne les ai pas lavés depuis trois ans.

Sur cette bonne parole, le caporal Thomeret passa la semaine à Godimus, et comme l'heure de la pause venait de sonner, nous le portâmes triomphalement à la cantine où il ne paya pas moins de vingt-quatre canettes.

C'était bien son tour, du reste.

GEORGES AURIOL.

## MODE MALENCONTREUSE



Madame Colas. — Votre mari n'a pas l'air à s'amuser au bal, ce soir.

Madame Paincœur. — C'est ma revanche. Il me trouvait décolletée. Alors, je l'ai décidé à me prêter ses bretelles, pour me mettre à la mode.

## AFFECTION SINCÈRE

Un vieux général retiré de la vie militaire raconte dans un dîner une épisode de sa vie.

— Un jour, dit-il, je rendais visite à l'un des rois des îles Fiji. Me rappelant que déjà un missionnaire de mes amis était passé par là, je demande au roi s'il ne l'avait pas connu.

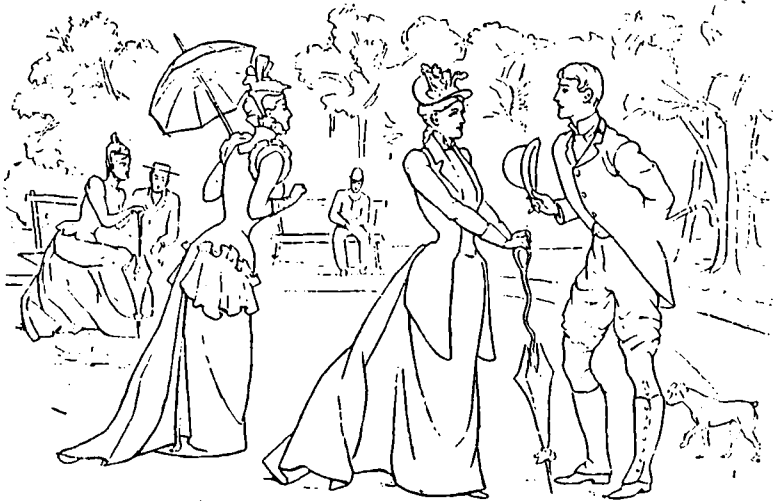
— Oui, répond le roi, avec un sourire ironique sur sa figure.

— N'est-ce pas, lui dis-je, que c'était un bon homme.

— Oh ! magnifique, j'en ai mangé la moitié à moi seul.



## LES BONNES AMIES



Henriette. — Qu'avez-vous ? Vous paraissez triste.  
 Alphonse. — Il y a de quoi, quand je songe que mon frère va épouser cette fille qui passe à l'instant même.  
 Henriette. — La Graindesel ? Je comprends que vous plaigniez votre frère d'être tombé sur une telle coquette.  
 Alphonse. — Ce n'est pas cela : je voulais l'épouser moi-même.

## COMMENT JE ME SUIS MARIÉ

I



QUELLE sottise chose que l'administration avec ses employés, ses exigences, ses lenteurs et ses papperasses !

C'est à elle sans contredit que je dois d'être marié. Non point que je me repente d'avoir accompli cet acte ultra-légal ; car ma femme est charmante et j'ai trois bambins qui font autant de bruit qu'une brigade de cavalerie lancée au triple galop ; brouhaha bien cher au cœur d'un père.

Mais enfin, moi, Louis-Prosper Sicard, j'avais toujours juré que l'écharpe du maire n'éclabousserait jamais mes yeux de ses reflets multicolores, et que je chausserais les pantoufles du célibataire le plus endureci. Vous comprendrez aisément qu'il est toujours triste de se voir en contradiction avec soi-même.

Voici donc comment l'accident m'advint :

J'attendais (car on attend toujours) à la mairie du dixième arrondissement que le bureau militaire voulût bien m'ouvrir ses portes pour recueillir quelques renseignements sur le service que la patrie me réclamait pendant vingt-huit jours.

Dans la même pièce, au fond, près de la fenêtre, dix à douze personnes gesticulaient, péroraient tandis qu'un garçon de bureau leur demandait comme dans un refrain :

— Enfin ! votre témoin n'est pas arrivé ?

— C'est étonnant, faisait un gros à la figure apoplectique, qui crevait dans une redingote trop étroite, Ledru qui est toujours exact... ; on l'a pourtant bien prévenu.

— Oh ! ce n'est pas étonnant, riposta un autre en forme d'échalas, avec une cravate blanche et des gants gris perle ; dans votre famille, on est toujours en retard.

— Mais, mon gendre ! poussa le gros rougeaud.

La porte du bureau militaire s'ouvrit ; et je ne pus suivre la discussion ; mais quand je ressortis le diapason s'était élevé ; la tonalité était devenue plus aigre ; il y avait de l'orage dans l'air.

Comme je m'arrêtai un instant pour dire un mot à un employé qui passait, le monsieur à la redingote trop étroite, pris d'une inspiration soudaine, s'approcha et dans une grimace qui simulait un sourire :

— Pardon, monsieur, excusez mon indiscretion, êtes-vous pressé ?

Je ne compris pas tout d'abord.

— C'est qu'il nous manque un témoin et si vous aviez quelques minutes à perdre, nous vous serions bien reconnaissants de...

J'allais répondre que je n'avais pas le temps, quand j'aperçus la mariée qui, d'un regard anxieux suivait la mimique de son père.

Elle était, ma foi, toute gentille avec ses grands yeux noirs qui brillaient sous la frêle blancheur de son voile ; et en moi-même j'admirais la petite main finement gantée qui froissait les plis de la jupe dans un mouvement d'impatience plein de grâce et de naïveté.

Cet amoureux spectacle me fit changer d'idée.

— Parfaitement, dis-je ; je serai très heureux de vous être utile à quelque chose.

Le gros monsieur me remercia vivement ; puis me présenta à la famille ; à sa femme Eulalie Baluchon, à sa fille Lucile, à son futur gendre Isidore Loupiot et à un tas de gens dont les chemises trop empesées coupaient les cous ainsi que des carcans et qui tenaient leurs chapeaux bêtement comme des campagnards aux comices agricoles.

Quant au papa beau-père, il s'appelait Ludovic-Bastien Baluchon, demeurait aux Batignolles et était employé au ministère de l'agriculture et des engrais.

La présentation faite, il se précipita au dehors.

— Nous sommes au complet, cria-t-il ; mais il revint au bout d'une minute. — Le maire en marie d'autres ; et puis il faut de nouvelles formalités pour monsieur qui veut bien remplacer Ledru.

— En v'la-t-il des embêtements, grogna Isidore Loupiot, que ma présence agaçait ; nous n'avons pas trop de temps, il y a encore l'église ; il est joliment embêtant votre cousin, nous sommes obligés de nous adresser à des étrangers.

— Ce n'est pas aimable pour monsieur, fit la mariée dans un joli sourire qui laissait voir les dents les plus blanches du monde.

— Oh ! dans votre famille, ils sont tous comme ça ! c'est de la pose !

— Dites donc, mon gendre, vous n'êtes pas poli.

— Oh ! je sais bien, vos parents ne peuvent pas me supporter, parce que je suis riche, et qu'ils n'ont rien. Étaient-ils toc les cadeaux qu'ils nous ont faits !

Je sentais que tout se gâtait, je m'interposai.

— Voyons, messieurs, lis-je, en un pareil jour ! en ma qualité de témoin, je puis vous dire que de telles discussions pour des motifs aussi futiles...

— Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde, exclama Isidore qui ne se contenait plus.

La colère m'empoigna. Comment ! ce malotru, cet espèce de mal taillé allait épouser une femme charmante, délicieuse, exquise ; par un sentiment que je ne comprenais pas, mais qui m'entraînait, je consentais à lui servir de témoin, et, pour comble de politesse, il m'agonisait de sottises ! Ah ! mais non !

Du reste, le papa beau-père ne me donna pas le temps de montrer mon mauvais caractère.

— Mon gendre, cria-t-il, dans un flamboisement de son nez rouge comme braise, vous n'êtes qu'un paltoquet !

A ces mots, une gille retentit ; je vis des poings se lever, des cannes s'entre croiser, j'entendis des cris de femme ; je me jetai au milieu de la mêlée, je reçus un coup dans l'estomac, un autre dans l'œil, un troisième sur le nez et je m'effondrai au milieu des hurlements de la bataille.

II

Les blessures n'étaient pas bien graves, et le

lendemain j'étais sur pied. Etendu dans un fauteuil je réfléchissais aux événements de la veille, voyant dans le nuage des souvenirs le joli visage de la fiancée, quand un violent coup de sonnette me fit sursauter.

Bon ! pensais-je, serait-ce Isidore qui vient achever son ouvrage !

Non, c'était M. Ludovic Prosper Baluchon qui, sans me laisser le temps de respirer, m'accabla de protestations, m'abreuva d'excuses, me surchargea de remerciements et finalement m'invita à dîner pour le soir même.

— Vous comprenez, fit-il, en terminant, nous serions heureux de recevoir celui qui a pris notre défense... voyons, faites cela pour ma fille.

Je promis d'être à la soupe sur le coup de sept heures exactement.

On avait mis les petits plats dans les grands ; la nappe blanche, bien tirée, luisait sous l'éclat des verres et des couverts, tandis que le dessert habilement disposé formait comme un jardin aux mille couleurs.

Naturellement, on parla du mariage manqué, de la brutalité du futur, et j'appris que ce monsieur n'avait jamais plu à Lucile, que seuls ses parents l'avaient poussée à cette union.

Sans me l'expliquer, je sentais un vif plaisir à voir ces projets rompus, à entendre de piquantes moqueries partir de lèvres adorables sur un imbécile qui avait manqué son bonheur.

Petit à petit, je me laissai prendre au charme pénétrant qui se dégageait de la jeune fille ; tous ses mouvements, ses attitudes, ses paroles formaient un ensemble enchanteur qui me poignait et me grisait ; et puis, n'y avait-il pas un coup de la Providence ? N'était-ce pas elle qui m'avait fait la cause du conflit ? Je ne pouvais, je ne devais pas désobéir à de tels enseignements !

Enfin, j'étais pincé !

Cependant j'hésitais encore, lorsque, la semaine suivante, allant faire une visite à M. et madame Baluchon, on me raconta qu'Isidore, l'infâme Isidore avait eu l'audace de revenir à la charge, de témoigner le plus profond repentir ; et, ô ironie des choses humaines ! les parents cherchaient à raccommoquer l'affaire. — Vous comprenez ; une si belle position !

Ils me prenaient à témoin, les bourreaux !

Oh ! alors je brûlai mes vaisseaux. Je répondis que M. Isidore Loupiot n'était qu'un drôle, un saltimbanque, un insolent et... je formulai ma demande.

Un mois après j'épousai Lucile.

Voilà comment de témoin, je passai mari !

Mais des administrations, ne m'en parlez jamais !

## DU POSITIF DANS LES ARTS



Sarcoplastes. — Tous comptes faits, je n'achèterai pas de tableaux. J'aime mieux dépenser sur des statues ; ça se voit de plusieurs côtés. Moi, il m'en faut toujours pour mon argent.

## SYMPTOMES RASSURANTS



I  
Le professeur Jérémie qui s'est décidé de demander la main de mademoiselle de Laquarantaine. — Je comprends la gravité de ma demande. Aussi, je n'ai pas le droit d'insister sur une réponse immédiate. Dimanche prochain je viendrai chercher la réponse. Mais pour éviter les embarras d'une conversation, vous mettrez un livre à votre fenêtre, si c'est "oui."



II  
(Le dimanche suivant)  
Etat des fenêtres de Mlle de Laquarantaine à l'arrivée de Jérémie.

## VITICULTURE EN CHAMBRE

Vers la fin de leur existence bohème, le poète inédit Jean David et le peintre inexposé Lucien Bontemps, mirent au monde une idée grandiose.

Cela ne leur était pas arrivé souvent, depuis près de dix années qu'ils cohabitaient au sixième, dans une mansarde à tabatière contiguë au vaste atelier vitré dans lequel Lucien était réputé peindre. En réalité, il ne peignait plus ; depuis plusieurs mois, c'était son ami le poète qui avait ramassé les pinceaux, et, en échange, lui avait passé la lyre. Seulement, comme le poète ignorait les premières notions de la perspective et le peintre les premières règles de la prosodie, aucun des deux n'avait gagné au change. Aussi étaient-ils tombés dans un abattement morne ; ils parlèrent d'abord de se suicider, puis d'entrer dans l'administration. Le lamentable échec de leur idée grandiose les réduisit à cette extrémité.

C'est au poète qu'elle appartenait, l'idée. Depuis quinze jours, c'est-à-dire depuis qu'ils avaient entamé leur dernier louis, il s'occupait d'économie politique et centuplait la fortune du pays. Ce soir là, donc, il rentra radieux dans la mansarde, où le peintre fumait sa pipe, assis sur son lit de sangle, l'air hébété.

— Mon cher, s'écria-t-il, la voix tremblante d'émotion, réjouis-toi, nous sommes riches !

Lucien ôta sa pipe de sa bouche et leva vers lui un regard anxieux :

— Tu as massacré un descendant d'Abraham ? questionna-t-il.

— Non, reprit le poète. Mes mains sont pures ; je n'ai point massacré de descendant d'Abraham. Seulement, sais-tu ce que coûte, à Paris, un gigot de mouton ?

— Comment veux-tu que je le sache ? fit le peintre d'un ton résigné. Et puis, qu'est-ce que ça peut bien nous faire ?

— Ça peut nous faire qu'en élevant un mouton pour le débiter ensuite, nous gagnons quatre cents pour cent. Avec vingt moutons, nous réalisons cinq cents francs par an, la fortune, quoi !

— Et où veux-tu que nous le logions, ton troupeau ? Dans notre chambre ?

— Non ; mais là, dans l'atelier. Tu ne peins plus. Alors, c'est une valeur inutile, cette pièce, et en économie politique... il est dit que toute valeur inutile...

Le peintre haussa les épaules :

— Si c'est là tout ce que tu avais à me proposer ! fit-il d'un ton de désappointement.

Mais Jean ne lâcha pas la partie. Il parla tant et si bien que son camarade finit par se laisser convaincre. Bientôt même, ce fut Lucien qui se montra le plus enthousiaste. Des goûts champêtres s'éveillaient en lui, et ayant allumé sa dix-huitième pipe de la journée, il forma le doux projet de mener le troupeau pâître, chaque ma-

tin, sur le talus des fortifications. Il n'y avait qu'une rue à suivre et le boulevard extérieur à traverser.

Pourtant, il souleva encore quelques objections,

— Mais les camarades qui se moqueront de nous ! On nous nommera les deux bergers, les Nemorins de Clichy ; on nous affublera de sobriquets idiots qui nuiront à notre avenir artistique...

— Oh ! mon vieux, pour ce que nous avons à perdre de ce côté !

— Mais enfin, les sergents de ville ?

— Qu'est-ce que ça leur fait, à ces hommes ?

— Mais le concierge ? Tu sais ce qui est écrit dans les commandements du pipelet : — Tu n'introduiras chez toi ni chat, ni chien, ni perroquet, ni belle-mère, ni...

— Eh bien ! on lui fera sa part, au pipelet, la dime du troupeau, s'il le faut, comme au lion de la fable.

— Mais... Ah ! mon bon, tu n'y as pas songé. Et de l'argent pour acquérir nos moutons. Nous ne pouvons pas même acheter une côtelette.

Zuze un peu !

— C'est vrai, fit le poète décontenancé. Comment n'avais-je pas pensé à cela ?

— Ruinés ! nous sommes ruinés !

— Non, reprit Jean avec une noble audace, ne désespère jamais. Songe que le sol nous reste ; l'atelier nous appartient pour trois mois. Eh bien ! plantons-y de la vigne, ça ne coûte pas cher.

— Comment, dans le parquet ?

— Idiot. Nous irons chercher de la terre, de la bonne terre des fortifs. Grâce au vitrage, tout poussera là comme en serre. Nous ferons deux récoltes. Ce sera le pays de Chanau !

— Et puis, reprit Lucien retrouvant sa gaieté enthousiaste, nous serons sûrs de boire du vin naturel, du vin de nos côteraux, du Château Clichy. Quelle noce, mes enfants ! A propos, connais-tu un marchand de barriques ?

Mais le poète, qui était sérieux en affaires, l'interrompit :

— Non, dit-il ; pas de vendanges. Ça remplirait à peine dix bouteilles. Nous cultiverons seulement le raisin de table, le chasselas de Fontainebleau.

Cette fois, Lucien se leva et serra avec émotion la main de son camarade. Il venait de lui reconnaître du génie.

Durant la nuit suivante, le concierge, épouvanté, tira plusieurs fois le cordon à deux locataires qui montaient l'escalier en traînant derrière eux d'énormes sacs. Il se leva le lendemain dès cinq heures pour en parler aux voisins. Le bruit ne tarda pas à se répandre qu'il se passait dans la maison des attentats effroyables. On parlait de victimes coupées en morceaux. On avait, paraît-il, trouvé un morceau dans l'escalier.

Le soir, les événements s'étant reproduits, le concierge rassembla tout son courage et arrêta les deux délinquants. Il les contraignit d'ouvrir leurs sacs et demeura stupide en reconnaissant que ces sacs renfermaient de la terre et pas le moindre débris humain.

Le poète, d'ailleurs, le prit de très haut :

— C'est pour notre sculpture, dit-il sèchement. Nous modelons une statue de Ramsès que vous pourrez contempler au Salon prochain. Bonssoirs monsieur.

Et le concierge rentra dans sa loge, tout penaud et honteux d'avoir pris pour des criminels les auteurs de la statue de Ramsès.

Le troisième jour, l'atelier était transformé en champ, et les deux amis s'occupaient du labourage. Ils vendirent ensuite les dernières croûtes

## LES HARMONIES DE LA NATURE



A trois heures du matin.

pendues au mur afin de se procurer du plant de chasselas.

A la fin de la semaine, ils possédaient un clos, et à ce clos, ils prodiguaient tout l'amour et tous les soins dont Naboth entoure sa vigne dans l'Écriture. Eux aussi se fussent laissés lapider plutôt que de céder une parcelle au président de la République.

Toute la journée, ils se promenaient à travers leurs rangs de chasselas, un sécateur à la main, prêts à tailler des sarments qui n'avaient garde de paraître.

Chaque matin, le poète, levé le premier, allait inspecter la plantation ; et Lucien, qui fumait au lit sa première pipe, demandait avec anxiété :

— Est-ce que ça pousse ?

Et Jean répondait invariablement :

— Non, ça ne pousse pas.

Au bout de six semaines, navrés de voir leurs ceps rester à l'état de baguettes noires, ils s'assemblèrent pour tenir conseil :

— Ça doit venir du phylloxéra, hasarda Lucien.

— Non, reprit Jean. Je croirais plutôt à la sécheresse. Il faut irriguer.

— Soit, Irriguons.

Et ils commencèrent à irriguer.

Lucien proposa d'aller chercher de l'eau avec la cruche au robinet du palier. Mais le poète économiste secoua la tête dédaigneusement. Le procédé était par trop simple.

Justement, il venait d'étudier la façon dont les Chinois irriguent leurs rizières. Ce qui réussit au bord du Fleuve-Rouge n'avait pas de motifs à son avis pour échouer piteusement entre Clichy et les Batignolles, à un sixième.

Lucien et lui aménagèrent dans un système de rigoles très perfectionné ; d'abord un grand canal composé d'une vieille gouttière allant du robinet au centre de la plantation, puis un réseau de petits tuyaux distribuant au pied de chaque cep une rosée bienfaisante.

Et chaque soir, avant de se coucher, ils ouvrent le robinet durant quelques minutes.

Il se passa encore trois semaines. On était à la fin de mars.

Un matin, Lucien fut réveillé en sursaut par un cri de son camarade. Il sauta du lit et bientôt tous deux, pâles d'émotion, s'agenouillaient devant un bourgeon qui venait d'éclorre pendant la nuit.

Ils se serrèrent la main sans parler. Les grandes joies, comme les grandes douleurs, sont muettes.

Après ce bourgeon, il en poussa deux, puis une dizaine d'autres. Lucien, enthousiasme, affirmait qu'on respirait déjà l'air de la campagne. Le poète calculait les francs et les centimes que la récolte prochaine allait verser dans leur caisse.

## EN TEMPS DE CHALEUR



*Le patron.*—Comment s'appelle ce morceau que tu silles depuis ce matin ?

*Le commis.*—C'est l'air des Deux Gendarmes.

*Le patron.*—J'ai toujours entendu dire qu'un changement d'air était bon pour la santé.

Hélas ! illusions éphémères, calculs bientôt déçus !

Qui peindra la consternation de nos deux viticulteurs en chambre, lorsque, se réveillant un matin au milieu d'une inondation, ils compriront qu'ils avaient oublié la veille de fermer le robinet ?

Ils se précipitèrent sur le palier, pataugeant à travers leur chambre et l'atelier convertis en salle d'hydrothérapie. Leur premier soin fut, comme on le pense, de fermer le robinet pour arrêter les frais. L'eau continuant de dégringoler le long de l'escalier, le niveau ne tarda pas à baisser.

De minute en minute, le poète envoyait son camarade regarder à l'étiage.

L'étiage, c'étaient les brins de vignes qui émergeaient seuls dans le déluge universel de l'atelier.

Il était cinq heures du matin.

Soudain un bruit de portes suivit d'une grande clameur monta vers les deux viticulteurs. Puis montèrent, successivement, les locataires effarés, le concierge, et enfin le spectre livide du propriétaire.

L'eau était en train, paraît-il, d'émettre les plafonds du cinquième étage.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu ! hurlait l'infortuné possesseur de l'immeuble.

Le peintre perdait la tête et voulait s'enfuir par les toits. Son camarade le retint ; lui avait conservé toute sa présence d'esprit. Il prit le propriétaire par le bras et familièrement lui expliqua les choses en un style imagé.

— C'est le contraire de l'histoire de Noé qui nous arrive, conclut-il. Nous avons commencé par planter la vigne et nous finissons par le déluge.

Mais le propriétaire n'était pas d'humeur à goûter le style imagé.

A l'aspect de l'atelier transformé en champ, il rugit et pensa se trouver mal.

— Vous me le paierez ! Saccager mon immeuble ! Misér...

Il ne put en dire davantage. Un flot de sang l'étouffait.

Pendant que le concierge et les locataires s'empressaient autour de lui, les deux camarades se dépêchèrent de filer à l'anglaise, non sans déménager leur mobilier qui ne consistait plus depuis la veille qu'en deux pipes et un parapluie.

Arrivés dans la rue, le peintre exprima quelques doutes sur l'honnêteté de leurs procédés vis-à-vis du propriétaire.

— Comment ! protesta le poète, nous lui laissons une vigne en plein rapport, et il oserait se plaindre !

— C'est vrai, fit le peintre dont cette réponse calmait les scrupules.

Mais ce fut le dernier jour de leur existence bohème.

Peu de temps après, Lucien retourna dans ses foyers, à Montpellier ; Jean entra dans les bureaux d'un de ses anciens amis, directeur de la Compagnie des Chemins de fer groenlandais qui venait de se fonder.

Mais ni l'un ni l'autre ne se consolèrent d'avoir manqué leur récolte de chasselas qui s'était annoncée si brillante.

## ALLÉCHANTS

Une dame reçoit des gâteaux à domicile.

— Je suppose, dit-elle au porteur, tout en en dégustant un, que vous avez le bénéfice d'un gâteau ? par-ci, par là ?

*Le pâtissier.*—Comment cela ?

*La dame.*—Oui, ne vous arrive-t-il pas, chemin faisant, d'en manger un de temps à autre ?

*Le pâtissier.*—Oh ! non, ça ne ferait pas l'affaire ; je me contente de les lécher.

## ERREUR SUR LA PERSONNE



*Garçon.*—Hello ! Tu as l'air d'un chien enragé.

*Poète.*—Ne m'en parle pas. Je m'étais acheté une lotion pour me faire pousser la moustache et une eau pour brûler les crevasses de mon cheval ; mais je me suis trompé. N'importe ; s'il y en a un qui a du poil aux pattes maintenant, c'est mon cheval.

## PLUS DE SUPERSTITION

Peu après la conquête de l'Alsace-Lorraine par les Allemands, un général prussien vient à passer en Alsace et s'arrête dans un petit village où la seule chose curieuse à visiter est une vieille église en ruine. Le bedeau, vieux vétéran français, la lui fait visiter ; et le général est tout étonné d'y trouver suspendu au-dessus d'un autel latéral, un rat en argent.

*Le général.*—Pourquoi ce rat en argent ? que fait-il ici ?

*Le bedeau.*—Ceci a été placé dans le temps que les gens étaient superstitieux et que les rats détruisaient toutes nos récoltes. On prétendait alors qu'un rat en argent suspendu dans l'église avait la vertu de chasser tous les autres.

*Le général.*—Par chance qu'aujourd'hui on ne croit plus à toutes ces superstitions.

*Le bedeau (tristement).*—Hélas ! non ; sans cela il y a longtemps que nous aurions suspendu de la même manière un prussien en argent.

## THÉÂTRE-ROYAL



La série de représentations commencée, lundi, au Royal, a été un succès. Malgré la chaleur accablante, il y avait foule chaque fois et l'enthousiasme n'a pas manqué.

Cette troupe est très forte dans son genre. Les danses sont fort élégantes, surtout la "Serpentine Dance" et les danses de la bouffonnerie de la fin. Mlles Russell, Flemin, Hazel et Rose Montain y déploient une grande agilité.

Delle Minnie Fields chante bien.

MM. Fred Barth et Chs Dunn sont très comiques, et leurs bouffonneries, risquées par fois, amusent l'auditoire. La représentation s'ouvre par une petite scène burlesque d'un acte : "A parlor Rehearsal". Cette scène est toute pétillante d'esprit et pleine d'originalité. "Our Merry Female Club", est ce qu'il y a de mieux pour terminer ce charmant burlesque.

Remarquons pourtant qu'ils pourraient être drôles sans injurier les montréalais.

## LE MARIAGE DE SÉVERINE

— M'sieu le maire, ils sont complets.

— C'est bon ; j'y vais.

Quelques minutes après, M. l'adjoint entra dans la salle des mariages.

Tout le monde se leva.

Après avoir jeté un regard olympique sur les quatre ou cinq futurs ménages qui attendaient, le représentant de la loi fit un signe et tous les assistants se rassirent au milieu des chuchotements discrets et des rires étouffés.

Le premier mariage à célébrer était celui d'Isidore Blutreau, employé à l'administration des Pompes Funèbres, et de Séverine Boulinier, jeune modiste de la rue d'Enghien.

Le greffier, de sa voix bredouillante, commença la lecture des actes : puis on appela les parents :

— M. et madame Blutreau sont décédés ; monsieur et madame Boulinier ?

— Nous voilà.

— C'est bien, signez là : les témoins maintenant... monsieur et madame Lanouvent ?

— C'est moi !

— Monsieur Croqueciboule ?

— Présent !

— Monsieur Belistoir ?

— Également présent !

— Monsieur Péroussi ?

— Je suis là !

Pendant tout ce temps, l'adjoint regardait complaisamment la jeune mariée, Séverine Boulinier, une petite brune à Peil vif et à la bouche fraîche, la taille bien prise dans une robe de couleur sombre et dont le pied se trémoussait sous la jupe comme agité par une inquiétude de hâte.

M. l'adjoint, qui aimait le beau sexe et spécialement les brunes, faisait en lui-même ses réflexions et ne prêtait point attention à Isidore Blutreau qui, affalé dans son fauteuil, semblait avoir été conduit à l'abattoir et non à la mairie.

Enfin, M. l'adjoint prononça le sacramental : *Je vais procéder à la célébration du mariage.*

Ce fut avec peine qu'Isidore put se mettre sur ses jambes. Ses yeux papillottaient, sa tête retombait sur son épaule, et ses lèvres laissaient échapper des mots incohérents.

L'adjoint s'arrêta étonné : — Monsieur ! fit-il à Isidore ; l'autre le regarda d'un air hébété, comme se réveillant d'un rêve. Un silence glacial tenait l'assemblée, tandis que la pauvre petite mariée

était devenue plus blanche qu'un linge.

— "Mais cet homme est ivre, s'écria l'adjoint ; c'est indigne de se présenter dans cet état-là ! Revenez après-demain."

Toute la noce, comme sous le coup de la honte du principal acteur, se retira modestement.

Le surlendemain, le premier mot de l'officier de l'état civil fut pour Isidore ; mais hélas ! le malheureux, avait encore arrosé le matin de la cérémonie matrimoniale et était de nouveau dans un état épouvantable. L'adjoint furieux quitta la salle sans dire un mot.

C'était grave : il fallut parlementer avec le greffier ; grâce à une pièce de cent sous que Séverine glissa dans la main du plunitif, on put arranger l'affaire, et il fut convenu qu'on se représenterait dans deux jours, mais on promit que, cette fois, le mari serait sain comme un enfant de six mois.

Quand, pour la première fois, M. l'adjoint entra dans la salle des mariages, il poussa un cri rauque : Isidore était encore plus ivre qu'à l'ordinaire. Alors sa rage ne connut plus de bornes ; il allait s'exclamer en paroles furibondes quand, tout à coup, Séverine se jeta à ses pieds toute tremblante et, fondant en larmes :

— "Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, mariez-nous tout de même, quand il n'est pas soûl, il ne veut plus !"

## COMMENT ÊTRE HEUREUX EN ÉTÉ

Lisez les derniers ouvrages. Prenez un bain à bonne heure tous les matins.

Cherchez les endroits frais et pleins d'ombre.

Ne faites pas d'ouvrage de fantaisie.

Portez des souliers bas et légers.

Allez à cheval le matin et faites une marche le soir.

Dites-vous que les garçons de table sont des êtres humains.

Que les chapeaux des dames et messieurs soient légers.

Ne portez pas de gants de chevreau ni de cols en toile.

Ne vous pressez jamais trop ; ayez toujours du temps à vous.

Ayez des vêtements en batiste et de *lawn-tennis*.

Nourrissez-vous surtout de légumes et de fruits.

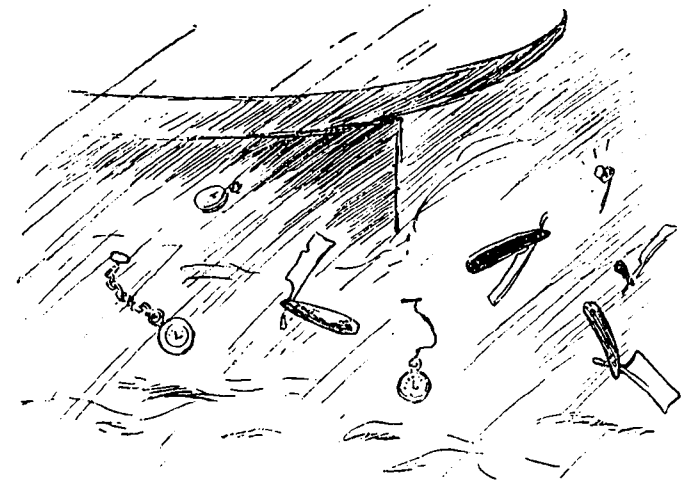
Recherchez d'avantage la brise de la mer, mais évitez le sable chaud.

Que le melon

## DÉSARMEMENT GÉNÉRAL



Le capitaine du steamer pendant un orage. — Vous voyez les éclairs, messieurs. Il est excessivement dangereux dans ces cas-là de porter de l'acier sur soi.



L'état du pont au lever du soleil.

## L'ORNEMENT DES SALONS



"Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ?"

précède le déjeuner et les fraises soient mangées après.

Enfermez les sucreries et donnez une petite chance aux choses surètes.

Souvent un semblant de paresse fait un grand bien.

Mettez-vous au lit alors que vous vous endormez et levez-vous quand vous vous en sentez les dispositions.

Faites-vous servir de poisson bien frais et du pain de blé-d'inde ; ne prenez pas de choses chargeantes.

Souvenez-vous que les neuf-dixièmes de vos connaissances sont à se reposer sur la grève.

Si vous vous sentez quelque peu disposé à faire une bonne œuvre, donnez quelques sous aux pauvres petits malheureux pour qu'ils s'achètent un peu de crème à la glace. Cela fera du bien à tout le monde, même à vous.

Ne dites pas à votre maîtresse de pension que le beurre et la crème que vous aviez l'été précédent étaient meilleurs ; ça ne ferait pas l'affaire de personne.

Souvenez-vous que les enfants ne sont qu'une petite édition des grandes personnes ; et que leurs sentiments sont tous aussi délicats que les vôtres.

Ayez au moins une figure de sympathie pour le pauvre touriste qui n'a pas de place dans le char, et qui regarde avec envie le siège en face qui est rempli de vos bagages, quand bien même vous ne le lui offririez pas.

Ripans Tabules purify the blood.

## AVIS AUX AUTRES

L'ami. — Que fait votre fils, Charles ?

Le père. — Rien du tout ; il est dans le service civil !



FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## PROLOGUE—LA LÉGENDE

(Suite)

## VIII.—TAMBOURS ET CORDES.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer au sujet de la façon dont les marins d'Étretat tiraient parti du produit de leur pêche avaient pour but d'expliquer ce qui va suivre.

Un jour, six semaines environ après l'arrivée dans le pays de l'homme à la barbe rousse, quelques pêcheurs, assis et fumant leurs pipes sur les bords des cabestans qui leur servaient à hisser leurs barques sur la plage, virent l'hôte étrange de la Tour Maudite mettre son canot à la mer, ainsi qu'il le faisait chaque jour et procéder à l'appareillage.

Mais, à leur grande surprise, au lieu de gouverner vers le large, il mit la barre sur l'intérieur même de la baie, et vint en quelques minutes s'échouer sur le galet.

Il sauta hors de la petite embarcation, qu'il tira assez avant sur al grève pour que les lames, en venant mourir au rivage, ne pussent point l'atteindre ; il chargea sur ses épaules une grande manne d'osier remplie de poissons et de *rocaille* et se dirigea vers le village d'un pas ferme et rapide.

Comme bien on le pense, l'étonnement et la curiosité furent au comble.

A ces deux sentiments se joignait un reste de frayeur.

Hommes, femmes, enfants se mirent sur leurs portes pour voir passer l'inconnu, qui ne semblait nullement embarrassé de se sentir le point de mire de tant de regards.

Chacun put alors confirmer ou modifier à loisir l'idée juste ou fautive qu'il s'était faite de ce personnage.

L'examen attentif, la minutieuse investigation dont il se trouva l'objet ne lui furent point favorables.

Sa haute taille, ses épaules d'Hercule Farnèse, ses sourcils épais, et surtout la longueur et la couleur de sa barbe, lui donnaient l'air d'un géant farouche, de l'un de ces *Croque-Mitaines* dont on épouvante les petits enfants.

Cependant l'expression de ses yeux était douce et presque bienveillante, et les traits de son visage auraient semblé beaux et réguliers, s'ils n'avaient été accompagnés de cette énorme barbe en désordre, qui, disaient les femmes du pays, avait dû être roussie au feu de l'enfer.

L'inconnu, suivant tout droit la rue principale, arriva chez le boulanger.

Il entra ; il mit par terre la manne remplie de poissons qu'il portait sur son épaule, et, après l'avoir ouverte, il dit :—Prenez là-dedans ce que vous voudrez, et donnez-moi un pain.

Le boulanger n'osa refuser.

Il donna le pain demandé, et prit dans la manne un *bar* qui pesait dix à douze livres.

L'inconnu remercia et sortit.

Il pratiqua le même système pour des légumes et pour du tabac ; il trouva même moyen de se procurer ainsi deux poules maigres à moitié mortes de vieillesse.

Sans doute il était las de ne manger jamais que du biscuit et du poisson, et il voulait goûter un peu de pain frais, des pommes de terre cuites sous la cendre et de volaille bouillie ou rôtie.

Chargé de ces acquisitions, il regagna sa barque dont les pêcheurs, en son absence, avaient examinés avec une superstitieuse admiration les formes élégantes et fines et la surnaturelle légèreté ; et, la poussant à la mer d'un coup d'épaule, il retourna à la Tour.

A partir de ce jour, une fois par semaine, et souvent plus, l'inconnu venait au village, afin de s'y munir des objets dont il avait besoin.

Peu à peu on commença à se familiariser, sinon avec lui, du moins avec son aspect.

Personne ne lui adressait la parole, il est vrai, mais aussi personne ne se détournait plus pour éviter de le rencontrer sur son passage.

Il produisait à peu près l'impression d'un reptile qui a causé d'abord une profonde terreur, et qui n'inspire qu'une sorte de répugnance instinctive quand on a cru s'apercevoir qu'il n'avait pas de venin.

L'inconnu comprenait à merveille quel était à son égard le sentiment général.

Peut-être souffrait-il de cette muette réprobation ; dans tous les cas, il ne faisait quoi que ce fût pour s'y soustraire et pour se gagner la confiance et la sympathie.

Extrêmement taciturne, il n'avait de rapports qu'avec les gens auxquels il proposait quelque échange, et encore ne disait-il alors que le nombre de paroles strictement nécessaire, ne discutant jamais et laissant toujours celui avec qui il traitait libre de terminer l'affaire à sa guise.

Une seule personne dans tout le village ne ressentait, au fond du cœur, aucun éloignement pour l'inconnu.

C'était Alain Poulaillet.

Le mariage du jeune pêcheur avec sa bien-aimée Thémise avait été célébré aux fêtes de Noël, ainsi que nous avons entendu l'abbé Vatinel en décider.

Alain, complètement heureux de ce bonheur infini des premières lunes de miel, n'oubliait point que c'était à l'évanouissement de Thémise sur le galet qu'il devait d'avoir su combien il était aimé, et d'avoir trouvé en lui-même la résolution nécessaire pour faire, le soir même, sa demande en mariage.

Or, l'inconnu de la Tour Maudite avait été la cause de cet évanouissement dont nous connaissons les résultats, et Alain lui savait bon gré d'avoir coopéré à son bonheur, quoique d'une manière indirecte et involontaire.

Le jeune pêcheur fit donc quelques avances à l'homme à la barbe rousse ; mais ces avances ne furent accueillies qu'avec une réserve et une froideur qui empêchèrent Alain d'aller plus avant.

Excepté lui, nous le répétons, chacun dans le pays nourrissait, à l'endroit de l'inconnu, un sentiment de répugnance malveillante, qu'un reste de crainte seul empêchait de se traduire en actes hostiles.

Les uns voyaient en lui quelque grand coupable qui, sans aucun doute, avait vendu son âme au démon.

Les autres allaient plus loin et affirmaient encore qu'il devait être, sinon le diable lui-même, du moins quelqu'un de ses très-proches parents.

Avons-nous besoin d'ajouter que tel était l'avis de Denis Coquin ?

—*Espérez* un peu, disait-il, —*espérez* un peu. . . . vous verrez bien comment tout ça finira. . . . Ah ! si notre M. le curé avait voulu. . . . mais il n'a pas voulu. . . . aussi n'en parlons plus !. . . .

Et il hochait la tête d'une façon significative, et son silence expressif en disait plus long que ses paroles.

Quant à l'abbé Bricord, quant on lui parlait de l'inconnu, il ne manquait jamais de répondre, avec son évangélique charité :—C'est une pauvre créature, égarée et peut-être aveugle, qui offense Dieu en ne remplissant aucun de ses devoirs religieux, et qui perd son âme !. . . . Plaignons-le, mes enfants, plaignons-le, et prions Dieu pour lui !. . . .

Laissons s'écouler un intervalle de quelques mois pendant lesquels il ne se passa rien qui mérite de fixer notre attention et de trouver place en ces pages.

L'union d'Alain et de Thémise s'était montrée féconde.

La jeune femme avait donné le jour à un enfant.

La venue au monde de ce premier-né devait être une grande joie pour Alain et pour la famille de sa femme.

Le repas du baptême serait si splendide, qu'on en parlerait certes longtemps dans Étretat, et Denis Coquin, le parrain choisi par la mère de Thémise, Jeanne Vatinel, qui devait être la marraine, et Denis Coquin, disons-nous, se promettait de se griser ce jour-là plus qu'il ne l'avait fait depuis le jour de ses noces, c'est-à-dire depuis une trentaine d'années environ.

C'était un vendredi matin.

La journée ne devait pas se passer sans l'arrivée d'un nouveau-né.

Alors,—dit Alain,—à demain le baptême et le repas. Je vais cueillir mes cordes et lever mes tambours, car il faut que nous ayons du poisson.

Et après avoir embrassé la jeune femme, qui serait bientôt une jeune mère, il se dirigea vers le Perrey.

Quand il arriva sur la plage, il ventait frais. La mer, houleuse et dure, commençait à monter.

Je n'ai pas de temps à perdre,—pensa le pêcheur en jetant dans la barque une galle et des avirons, et en la mettant à flot avec l'aide de deux ou trois autres marins qui se trouvaient là.—Heureusement, sitôt que j'aurai tourné la pointe, le vent sera pour moi et me mènera en moins d'une demi-heure au cap d'Antifer.

—Alain,—dit Tranquille Dragon à notre personnage, au moment où il s'appretait à sauter dans le canot,—à ta place, moi, je ne sortirais pas aujourd'hui. . . .

—Et pourquoi ça ?

—Parce qu'il commence à venturer dur, et que, tout à l'heure, la mer deviendra méchante. . . .

—Bah !—répondit Alain,—n'y a point de risque !. . . . La mer, vois-tu, ça me connaît. . . . elle ne voudrait pas me faire de mal. . . . ajouta-t-il mentalement.

Et, poussant un joyeux éclat de rire, il s'élança dans la barque, que d'un vigoureux coup de galle il éloigna ensuite du rivage.

Puis il saisit les avirons et se mit à *Nager* vigoureusement afin de sortir de la baie, où l'action du vent, contrarié par les falaises, ne lui permettait point de mettre à la voile.

Une fois qu'il eut doublé la pointe de l'*Aiguille*, il dressa son mât, hissa ses trois petites voiles et, saisissant le gouvernail, il vit sa barque bondir et voler en avant, se cabrant sur la crête des lames comme un cheval affaré.

En moins d'une demi-heure de cette course furieuse, Alain arriva dans l'endroit où flottait les *bouées* de ses cordes et de ses tambours.

Il abattit sa voile et tira de l'eau ses outils de pêche, mais non sans peine, car son canot, n'étant plus gouverné, se trouvait pris en travers par de grosses vagues, dansait et tournoyait de façon à donner le vertige à tout autre qu'à un marin aussi parfaitement aguerri qu'Alain Poulaille.

La pêche, d'ailleurs, était bonne.

Les tambours regorgeaient de tourteaux pesants, aux larges pattes dures comme du marbre, et de homards aux carapaces bleuâtres et fauves.

Plusieurs belles soles, des plies, de carrelets, des limandes, etc. . . . avaient mordus aux hameçons des cordes.

—Allons,—se dit Alain joyeusement,—je crois que le poisson ne manquera pas demain au repas du baptême. . . .

#### IX.—LA MER SI BELLE (ROMANCE.)

En ce moment commençait pour le jeune pêcheur la véritable difficulté de sa tâche.

Ce n'était rien que d'être venu. Il fallait maintenant retourner au point de départ, et Alain avait le vent contraire, ce qui devait le forcer à courir des bordés pendant un temps indéterminé.

Alain sembla d'abord être protégé d'une façon toute spéciale par le hasard.

A peine avait-il louvoyé pendant quelques minutes, que soudain le vent tourna, comme s'il eût compris avec quelle impatience le jeune homme souhaitait se retrouver dans sa chaumière auprès de Thémise.

Alain commença par bénir son heureuse chance ; son canot ne marchait pas, il volait.

Mais bientôt le pêcheur, regardant en arrière, comprit qu'il venait d'échanger une fatigue contre un péril.

L'horizon, dans la direction du Havre, était devenu noir comme de l'encre.

On voyait, dans le lointain, *moutonner* la crête des vagues énormes, non plus transparentes, mais d'un vert sale, ce qui indiquait que la mer était remuée et troublée jusque dans la profondeur de ses plus incommensurables abîmes.

En outre du fracas des flots qui se heurtaient, on entendait retentir des sillements de mauvais augure.

Les grands goélands aux ailes blanches et les mouettes grises quittaient par bandes les trous qu'ils habitent dans les fissures des falaises et venaient tournoyer au-dessus des lames en faisant retentir leur cri aigu et joyeux.

—Voici la tempête! . . . —se dit Alain.—Tranquille Dragon avait raison, j'aurais mieux fait de rester là-bas! . . .

Mais quoiqu'il ne se dissimulât point que sa position allait sans aucun doute devenir critique, son visage ne pâlit point et il n'en tint pas la barre du gouvernail d'une main moins habile et moins assurée.

Cependant le vent arrivait par rafales impétueuses.

Les voiles, trop tendues, menaçaient de se déchirer ; le mât craquait ; le canot tremblait sous les pieds d'Alain, comme s'il eût compris le danger.

Parfois l'avant tout entier plongeait dans la mer par un violent coup de tangage, et, alors, pendant la vingtième partie d'une seconde, aucune prévision humaine n'aurait pu décider si le canot allait se relever ou disparaître.

Dans cette extrémité, que faire et quel parti prendre? . . .

Il ne fallait point songer à abattre les voiles. La frêle embarcation, n'étant plus chassée en avant, se trouverait le jouet des vagues, qui l'auraient démolie en un instant.

Alain se décida à risquer le tout pour le tout et à continuer à courir devant le vent comme il le faisait.

Cette manœuvre seule offrait au pêcheur une chance de salut.

Pendant dix minutes qui lui semblèrent dix siècles, Alain put espérer que son étoile veillerait sur lui jusqu'au bout.

Il arrivait à la hauteur de l'*Aiguille*.

Encore quelques secondes, et un coup de barre donné à gauche allait le lancer dans l'enceinte de la baie où les souffles de la tempête, brisés par le sommet des falaises, ne pouvaient le poursuivre avec leur impétuosité farouche et mortelle.

Mais le mauvais génie de la mer s'irritait sans doute de lâcher ainsi sa proie.

Une dernière rafale de vent, plus terrible que toutes les autres, brisa le mât comme une allumette et l'emporta avec la grande voile.

En même temps une vague énorme, s'écrasant à l'arrière du canot, démonta le gouvernail.

C'est alors qu'Alain se sentit perdu.

Il se trouvait livré, sans aucun moyen de défense ou de sauvetage, à la merci de la mer furibonde !

Il allait mourir !

Mourir à vingt-deux ans ! . . . mourir, abandonnant sur la terre une veuve de vingt ans et un pauvre petit enfant qui ne connaîtrait pas son père !

C'était triste ! Le cœur d'Alain se gonfla dans sa poitrine, de grosses larmes coulèrent une à une le long de ses joues.

A un quart de lieue à peine, il apercevait le rivage. Là était le bonheur, la famille, sa femme, son enfant !

Et son pied ne toucherait plus ce blanc galet de la plage d'Étretat, il n'embrasserait plus Thémise ! il ne verrait pas son enfant !

Alain, saisissant de ses deux bras le tronçon du mât, afin de n'être pas renversé, se mit à genoux dans la barque.

L'une de ces prières courtes et ferventes, admirables de foi, sublimes d'espérance, que les marins trouvent dans leur âme à l'heure des suprêmes dangers, s'échappa de ses lèvres pour demander à Dieu de lui accorder la vie.

—O vierge sainte,—murmura-t-il ensuite, si grâce à votre intercession, j'échappe à ce péril de mort, je fais vœu de suspendre dans votre chapelle un petit canot, fait de ma main, et tout pareil à celui que je monte. Je promets de brûler en votre honneur, l'un après l'autre et pendant chacun des douze mois de l'année, douze cierges du poids de deux livres. Je m'engage en outre à faire, pieds nus et la corde au cou, un pèlerinage depuis le galet d'Étretat jusqu'au cœur de l'abbaye de Fécamp. . . .

Tandis qu'Alain priait ainsi, la petite barque, emportée par les vagues furieuses, continuait à avancer rapidement, et c'était déjà un miracle qu'elle ne fût point chavirée à chaque seconde.

Malheureusement, la force du vent et de la mer, au lieu de pousser l'esquif au rivage, l'entraînait dans la direction de la roche d'Amont et des écueils qui l'entourent.

Déjà il n'en était plus qu'à deux portées de fusil.

Alain vit alors l'inconnu sortir de la Tour Maudite, s'avancer jusqu'au bord de la plate-forme et lever ses mains en signe de compassion et d'épouvante.

La barque marchait toujours.

Soudain la mer s'entr'ouvrit devant elle et découvrit, à travers des nappes d'écume, le noir squelette d'une roche aiguë.

Cette roche était le centre d'un entonnoir dans lequel l'esquif se précipita comme la foudre.

Alain fut renversé du choc.

Il entendit un craquement terrible ; puis le canot, brisé dans sa membrure et soulevé par une nouvelle lame, se renversa sur le pêcheur, qui roula dans les abîmes entr'ouverts et perdit connaissance.

Au moment où le canot touchait sur l'écueil, l'homme à la longue barbe avait poussé un cri horrible.

Puis, se dépouillant rapidement du peu de vêtements qu'il portait, il s'était précipité, avec un héroïsme surhumain, au milieu de ces tourbillons qui venaient d'engloutir le pêcheur.

Quand Alain reprit connaissance, il lui fut impossible d'abord de se rendre compte de ce qui s'était passé et de l'endroit dans lequel il se trouvait.

Couché sur deux bottes de paille devant un feu vif et pétillant qui séchait ses vêtements mouillés, et le réchauffait jusque dans la moelle de ses os, il voyait, comme à travers un songe, les murailles sombres d'une grande pièce qui lui était inconnue.

Peu à peu la mémoire lui revint.

Il se souvint des moindres particularités de son naufrage, et comme il connaissait l'intérieur de toutes les chaumières d'Étretat et qu'il avait la certitude ne n'être dans aucune d'elles, il conclut de là qu'il devait se trouver dans l'intérieur de la Tour Maudite.

Afin de s'en assurer mieux, il se souleva sur son coude et promena son regard autour de lui.

Il aperçut alors, assis auprès de l'une de ses meurtrières qui laissaient pénétrer dans la tour une lumière pâle, l'homme à la barbe rousse, tranquillement occupé à raccommoder un filet dont quelques mailles étaient déchirées.

—Ah ! ah ! —dit ce dernier en voyant le mouvement d'Alain et en laissant son travail pour s'approcher du jeune pêcheur,—il paraît que ça va mieux. . . .

—Oui,—répondit Alain d'une voix faible.

—Comment vous trouvez-vous ?

—Bien. . . .

—Qu'éprouvez-vous ?

—La tête me tourne et le cœur me manque. . . .

—C'est que vous avez bu beaucoup d'eau de mer. . . . Attendez, je vais vous guérir. . . .

L'inconnu prit un petit pot de terre qui chauffait sur les charbons ardents, et il en versa le contenu dans un gobelet d'étain qu'il présenta au jeune homme.

(A suivre.)

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPÉCIALITÉS**

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE  
— DES —

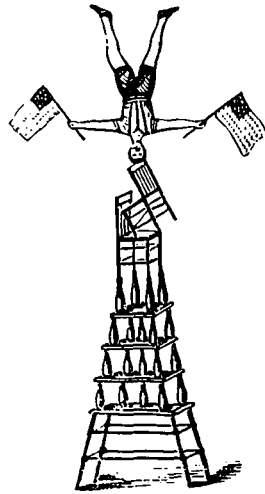
**ANNONCES LUMINEUSES.**

La meilleure et la moins chère des publicités.

**MM. PERRON & LAFOND**  
221 RUE CRAIG  
MONTREAL.

**PARC ROYAL THEATRE - ROYAL**

Avenue Mont-Royal, près de la rue St-Denis



magicien, le Professeur ANDERSON.

J. P. KENYON  
l'équilibriste par excellence.

La grande pléiade JEROME, les sœurs VAN et KENYON sur les échelles Romaines et le double Trapèze.

Monsieur EMILE GOMER le célèbre chanteur comique du Théâtre de la Gaité, Paris.

ALFRENO tours de force sur les anneaux volants.

La Boîte Mystérieuse, par le grand

JEUDI, 16 JUIN DOUBLE REPRÉSENTATION L'APRÈS-MIDI ET LE SOIR.

**ATTRACTIONS SANS PAREILLES**  
La Semaine Prochaine.

Prix d'entrée: 10 cts.

Portes ouvertes tous les dimanches et jours de fêtes à 1 heure p.m. et tous les soirs à 7 hrs.  
Représentations à 3 hrs et à 8 hrs p.m.  
A 5 minutes de marche de la rue St-Laurent, et à 2 minutes de marche de la rue St-Denis.  
Dernier char à 11h. P.M.

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 13 JUIN, Après-midi et soirée.

La Fameuse Compagnie Burlesque de

**TURNER**

Jeunes et jolies femmes, charmante musique, chansons, danses, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

LA CASE DE L'ONCLE TOM.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

**22,425 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

HATEZ-VOUS D'ENVOYER

**10 Cts.**

Magnifiques Feuilletons

**A BON MARCHÉ**

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que La Presse a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

**SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE**

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

**516 RUE CRAIG, MONTREAL.**

**VIN de VIAL**

**TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT**

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



**AU QUINA SUC DE VIANDÉ PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes. Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites. Age critique. Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 11, LYON. Toutes Pharmacies.

**Pouvez-vous résoudre ce Problème ?**

Le propriétaire d'une grande buanderie de New-York a été engagé à essayer la Lessive Phenix Washing Powder au lieu des compositions dont il s'était servi, et après une épreuve convenable, il a acheté sa

**LESSIVE PHENIX**

des manufacturiers de Montréal, et il paie les droits. Fait-il cela par plaisir, ou est-ce parce qu'il trouve qu'il n'y a pas aux Etats d'article qui l'égalise pour laver avec aise, tout en n'endommageant nullement l'étoffe la plus délicate.

En vente chez tous les Epiciers.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

**DE DAWSON**

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

**25 Cents la Boite.**

**J. EMILE VANIER**

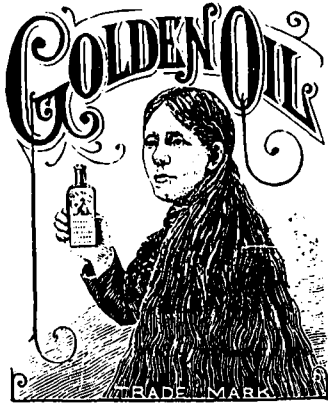
(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)  
MONTREAL.

Le mande de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

## BELLE CHEVELURE!

La plus éclatante découverte du siècle!



Plus de têtes chauves, plus de peaux mortes!

L'HUILE DORÉE de Madame Hamel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie.

Mme Hamel a ouvert au N° 81 Rue CRAIG, MONTREAL, un salon de shampoo pour dames et messieurs, 25 et 15 cts. Fabrique en gros et en détail au même endroit.

Prix du détail **25 centins** la bouteille. En vente aussi chez tous les pharmaciens.

## Loterie de la Province de Québec

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

**VALEUR DES LOTS, \$52,740**

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

**TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS**

Rappelez-vous que le gros lot est de

**\$15,000**

**PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10**

- Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,990.

N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT S. E. LEPEVRE, 81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York



Guérit radicalement et promptement  
L'INTEMPÉRANCE et déracine tout désir  
des liqueurs alcooliques.

Prix: \$1.00

**NARCISSE BEAUDRY & FILS**

GRAND CHOIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1580 RUE NOTRE-DAME

Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL 23 Juillet 1892

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mezières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Écrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Clabrol, Paris.

LA LIRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée L'artémienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christoph, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs. Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de corbonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. *Spécimen franco sur demande.*

LA CHIROSTE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris-France.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.  
Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**REGULATE THE  
STOMACH, LIVER AND BOWELS,  
AND  
PURIFY THE BLOOD.  
A RELIABLE REMEDY FOR**

Indigestion, Bloating, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Diarrhoea, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

**THE RIPANS CHEMICAL CO.  
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.**

**E. G. SIMARD, B. C. L.**

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

## ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT

Plus de un Quart de Million distribué



LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'État, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'État de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartiale et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*L. J. Gaudin*

*J. H. Encl*

*M. A. Leblanc*

Commissionaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'État de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

**LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU**

L'ACADÉMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,

**MARDI, 12 JUILLET 1892**

**Prix Capital . . . \$75,000**

100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit	10,000
1 Prix de 5,000, soit	5,000
2 Prix de 2,000, soit	5,000
5 Prix de 1,000, soit	5,000
25 Prix de 300, soit	7,500
100 Prix de 200, soit	20,000
200 Prix de 100, soit	20,000
300 Prix de 60, soit	18,000
500 Prix de 40, soit	20,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit	\$10,000
100 Prix de 60, soit	6,000
100 Prix de 40, soit	4,000

### PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit	\$19,980
999 Prix de \$20, soit	\$19,980
3,434 Prix se montant à	\$200,400

### PRIX DES BILLETS:

Billets Complètes, \$5; Deux-Cinquièmes, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, 50c; Un-Vingtième, 25c.

Prix des Clubs: 11 BILLETS complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express. *Franches de port.*

**N'OUBLIEZ PAS** que la charte actuelle de la Loterie de l'État de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'État de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des États-Unis, un contrat avec l'État de la Louisiane et une partie de la constitution de cet État, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'État de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.